CONTES

DE

J. BOCACE.

TOME X.



Boucher inv. Vidal dir.



CONTES

DE

J. BOCACE.

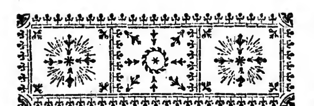
TRADUCTION NOUVELLE.

TOME DIXIÈME.



A LONDRES.

M. DCC. XCI.



CONTES DE BOCACE.

DIXIÈME JOURNÉE.

NOUVELLE I.

Messire Roger.

LE SOLEIL commençoit à peine à paroître sur l'horizon, que le ROI s'étant éveillé, fit appeler les Dames & les Messieurs.

Chacun s'étant rendu auprès de lui, on choisit le lieu où l'on devoit aller se divertir. On partit. Le ROI, accompagné de Mesdames *Philomèle* & *Flammette*, marchoit au petit pas, à la tête de la bande joyeuse, qui ne s'entretenoit que des plaisirs de la Journée. Quand on eut fait un grand tour, on revint au Palais, parce que la chaleur commençoit à devenir insupportable. On fit rincer les verres dans la fontaine & but qui voulut. Ensuite la Compagnie alla se promener dans les agréables bosquets du jardin jusqu'au dîné. Dès qu'on fut sorti de table, & que ceux qui avoient été sommeiller furent éveillés, on s'assembla dans un lieu marqué par le ROI, selon la coutume ordinaire. Là, il ordonna à Madame *Néiphile* de dire la première Nou-

velle. Elle commença ainsi son récit.

Je dois regarder comme une très-grande faveur, MES CHÈRES DAMES, l'honneur que me fait le ROI, en m'ordonnant de parler la première. Ce sera sur la magnificence, qualité qui orne, embellit, fait éclater la vertu, comme le Soleil répand la beauté & la lumière sur le Ciel. Tel est le sujet de la Nouvelle que je vais vous conter; je la crois très-agréable & très-utile.

MESSIRE *Roger de Figiovan* a été un des plus aimables & des plus vaillans Chevaliers qu'ait produit la Ville de Florence; peut-être aussi a-t-il été un des plus honnêtes hommes dont elle puisse se vanter. Comme il étoit fort riche, qu'il brûloit du

desir de s'illustrer, & qu'il voyoit que la Toscane étoit un pays peu propre à favoriser ses desseins, il résolut d'entrer, pendant quelque temps, au service d'*Alphonse*, Roi d'Espagne, Prince d'une réputation qui effaçoit celle des Princes ses voisins. Il passa donc à Madrid suivi d'un nombreux équipage & fut fort bien reçu du Roi. Il vécut pendant quelque temps auprès de lui d'une manière brillante, se signala par plusieurs belles actions, & acquit bientôt la réputation d'un vaillant homme. Cependant, comme il étudioit avec soin le caractère & la conduite du Roi, il remarqua que ce Prince accordoit les graces assez indiscrètement, & que ce n'étoit pas toujours le mérite qui avoit part à ses dons. Les châteaux, les places, les Baronnies étoient distribués à des gens ignorés, & qui n'avoient d'autre titre, pour les obtenir, que beaucoup d'intrigue. Il se connoissoit, il savoit fort bien ce qu'il valoit, &, voyant qu'on l'oublioit dans la dis-

tribution des faveurs, il crut que cet oubli, tout injuste qu'il étoit, blessoit son honneur. Il résolut donc de se retirer. Il demanda son congé au Roi & l'obtint. Ce Prince lui fit présent de la plus belle & de la meilleure mule qu'il y eut dans ses écuries, telle enfin que *Roger* eût pu la desirer pour le long voyage qu'il projetoit. Ensuite le Roi chargea un de ses Gentilshommes, dont il connoissoit la sagesse & la discrétion, de tâcher de trouver le moyen d'accompagner Messire *Roger* dans sa route, sans qu'il pût s'appercevoir qu'il eut des ordres pour cela; de bien écouter ce qu'il diroit de lui, afin de pouvoir lui en rendre compte, & de faire en sorte de le ramener à la Cour, après qu'il auroit bien déclamé. L'Officier joua fort bien son rôle. Il épia le moment où *Roger* sortiroit de la Ville. Dès qu'il le vit parti, il le suivit, l'aborda, & lui faisant accroire qu'il alloit en Italie, il marcha avec lui, comme compagnon de voyage.

Ils parlèrent d'abord de choſes indifférentes & générales ; mais, ſur les neuf heures, le Gentilhomme dit à *Roger* : je crois qu'il ſeroit à propos de faire piſſer nos montures & de les faire un peu repaître. On entre dans une hôtellerie, où toutes les bêtes piſſèrent, excepté la mule, ce qui fut remarqué de *Roger*. S'étant remis en route, on arrive à un ruiſſeau où ils firent boire les bêtes & où la mule ne manqua pas de piſſer. La peſte ſoit de l'animal, s'écria *Roger* ; il eſt du naturel du Maître de qui je la tiens. L'Officier ne laiſſa pas échapper cette phraſe : il en avoit déjà recueilli beaucoup d'autres ſur le compte du Roi, mais toutes étoient en ſon honneur. Le lendemain matin, le Gentilhomme fit ſi bien qu'il contraignit *Roger* de revenir ſur ſes pas. On prétend que, ne pouvant l'y déterminer par la perſuaſion, il l'y obligea par ordre du Roi. Quoi qu'il en ſoit, *Alphonſe*, prévenu déjà de ſon propos, le fait venir, lui fait un bon accueil, & lui

demande pourquoi il l'avoit comparé à sa mule. Sire, répondit le Florentin, sans se déconcerter, j'ai fait cette comparaison, parce qu'elle est juste. En effet, ma mule n'ayant point pissé où il falloit, & pissant où il ne falloit pas, a agi, ce me semble, comme Votre Majesté, qui ne donne pas quand il le faut & qui donne quand il ne faut pas, puisqu'elle comble de ses dons ceux qui en sont indignes, & qu'elle les refuse à ceux qui n'ont rien négligé pour les mériter. Mon cher *Roger*, répondit le Roi, si je ne vous ai pas, comme à beaucoup d'autres, accordé mes faveurs, ce n'est pas que je ne vous en aie cru beaucoup plus digne que la plupart de ceux qui les ont obtenues. Je connois tout votre mérite, je vous rends la justice qui vous est dûe; mais votre malheureuse étoile s'est toujours opposée aux effets de ma bonne volonté: c'est elle & non pas moi qu'il faut accuser, & je veux vous en donner une preuve convaincante. Sire, ré-

pliqua le Toscan, je ne me plains point de n'avoir eu aucune part à vos dons, parce que je ne suis pas tourmenté du desir d'augmenter ma fortune ; mais je me plains de ce que cet oubli paroît déposer & contre mes services & contre le desir que j'ai toujours eu de mériter votre estime. Cependant je reçois votre déclaration avec tout le respect & toute la reconnoissance que je vous dois, & suis prêt à voir tout ce qu'il vous plaira, quoique vous n'ayez aucunement besoin de justification à mon égard. Le Roi le mena dans une grande salle où, selon ses ordres, il y avoit deux coffres fermés ; un de ces coffres, lui dit-il ensuite, en présence de plusieurs personnes, contient ma couronne, mon sceptre & mes bijoux les plus précieux, l'autre ne renferme que de la terre. Prenez lequel des deux il vous plaira : je vous donne celui que vous choisirez. Vous verrez par cette épreuve qui de votre étoile ou de moi a été injuste envers vous.

Roger

Roger ayant obéi, le Roi fait ouvrir le coffre qu'il avoit choisi; c'étoit celui qui ne contenoit que de la terre. Vous voyez bien, reprit alors *Alphonse* en riant, que ce que j'ai dit de votre étoile est exactement vrai; mais vos vertus méritent que j'en corrige la maligne influence. Je sais que vous n'avez nulle envie de devenir Espagnol, ainsi je ne vous donnerai ni Château ni Place; mais je veux que le coffre que la fortune vous a refusé soit à vous en dépit d'elle. Emportez-le dans votre pays, qu'il soit pour vous & pour les vôtres un témoignage de votre vertu, & de mon empressement à récompenser le mérite. *Roger* reçut le présent; & après avoir fait les remercîmens qu'il méritoit, il reprit, bien joyeux, le chemin de la Toscane.

NOUVELLE II.

Guinot de Tacco.

LA MAGNIFICENCE avec laquelle *Alphonse* s'étoit conduit envers le Chevalier Florentin fut généralement louée, & sur-tout par le ROI, à qui elle avoit extrêmement plû. Il ordonna ensuite à Madame *Elise* de conter sa Nouvelle. Cette Dame commença ainsi.

Qu'un Roi ait été grand, généreux, libéral; qu'il se soit montré tel envers un Homme qui lui avoit rendu service, cela est noble & digne d'éloges. Mais que di-

rons-nous si on nous raconte qu'un Homme d'Eglise a déployé le même caractère envers un Homme qu'il auroit pu haïr avec quelqu'apparence de justice, & sans encourir le blâme de personne? Il faut convenir que si c'est une vertu dans un Roi, c'est un miracle dans un Ecclésiastique; car si c'est le penchant naturel de tous les Hommes de rechercher la vengeance des offenses qu'ils ont reçues, ce penchant est une passion furieuse & héréditaire chez les Gens d'Eglise, qui leur fait démentir sans cesse dans la pratique les maximes sages & douces qu'ils étalent dans leurs sermons sur le pardon des offenses. Vous verrez ce caractère général souffrir une exception dans l'Histoire que je vais vous conter.

GUINOT DE TACCO, renommé par son audace & ses brigandages, ennemi des Comtes de Saint-Flour, chassé de Sienne, fit révolter la Ville de Radicosani (*a*) contre la Cour de Rome, s'y établit, & pour s'y soutenir, faisoit détrousser tous ceux qui passoient dans les environs par les Satellites qui lui étoient attachés. *Boniface VIII* occupoit alors la Chaire Pontificale. L'Abbé de *Clugny*, qu'on regarde comme le plus riche Prélat de toute la Chrétienté, vint faire dans ce temps sa cour à Rome. Là s'étant gâté l'estomac par les excès de la bonne chère, les Médecins lui conseillèrent d'aller prendre les eaux de Sienne, & en ayant obtenu l'agrément du Pape, il partit en grande pompe & avec un train nombreux de

(*a*) Ville de Toscane, dans le Siennois.

chars, d'Hommes & d'animaux, fans trop s'inquiéter de ce qu'on difoit de *Guinot*.

Celui-ci, inftruit du voyage du Prélat, tendit fes filets, & l'enferma fi bien dans un lieu fort étroit, lui & fon train, qu'il n'en échappa point un feul Valet. Enfuite il lui députa un de fes principaux Officiers, qui lui dit fort civilement, de fa part, qu'il le prioit de venir defcendre chez lui. L'Abbé répondit en colère, qu'il ne le feroit pas, qu'il n'avoit rien à démêler avec *Guinot*, qu'il pafferoit outre, & qu'il n'y avoit perfonne affez hardi pour s'oppofer à fon paffage. Le Député lui répliqua refpectueufement qu'il étoit en un lieu où l'on ne reconnoiffoit de force fupérieure que celle de Dieu même, & où les excommunications, les interdictions étoient méprifées & de nul effet: ainfi je crois, Monfieur, continua-t-il, que le parti le plus fage que vous ayez à prendre, eft de vous rendre de bonne grace à l'invitation de *Guinot*.

Pendant cette petite conférence, arrive une troupe de Satellites, qui environnent Monſieur l'Abbé, & le forcent de prendre, avec tous ſes gens & ſon bagage, le chemin du Château. Dès qu'il y fut arrivé, on le logea, ſelon les ordres qui avoient été donnés, dans une petite chambre fort étroite & fort obſcure, tandis qu'on donna à toutes les perſonnes de ſa ſuite un appartement commode & proportionné à leur qualité. Après qu'on eut mis en ſûreté les mulets, les chevaux & le reſte de l'équipage, *Guinot* alla trouver Monſieur l'Abbé, & lui dit : *Guinot*, Monſieur, dont vous êtes l'hôte, m'envoie vous prier d'avoir la complaiſance de lui déclarer le but & le ſujet de votre voyage. L'Abbé, à qui l'expérience du malheur avoit déjà donné un peu de ſageſſe & de modeſtie, répondit à tout ſans ſe faire prier.

Il vint alors en tête à *Guinot* de guérir lui-même l'Abbé ſans lui faire prendre de bain. Il eut ſoin qu'on

entretînt un grand feu dans sa petite chambre, & qu'on veillât exactement à sa porte avec défense de laisser entrer personne. Il ne retourna le voir que le lendemain matin, lui apportant une serviette propre, deux tranches de pain rôti & un grand verre de verdie de Cornilie, puisé dans la provision même de l'Abbé. Monsieur, lui dit-il, après les premières salutations, *Guinot*, dans sa jeunesse, étudia en Médecine, & il prétend qu'il n'y a point de meilleur remède, pour l'estomac, que celui qu'il veut vous faire. Ce que je vous présente en est un commencement; prenez-le donc, & vous fortifiez. L'Abbé, que la faim sollicitoit plus vivement que le desir de causer, mangea & but avec plaisir, quoiqu'il eût l'air de le faire avec dédain. Ensuite il tint beaucoup de propos qui sentoient la fierté, fit plusieurs plaintes, plusieurs questions, & demanda, entre autres choses, à voir *Guinot*, qui regarda une partie de ces discours comme autant de paroles vai-

nes qui méritoient peu son attention. Il répondit aux autres choses fort civilement, & l'assura que *Guinot* se feroit un plaisir de le venir voir dans peu de temps. Le lendemain, il revint avec la même provision, qui fut reçue de la même manière, & il continua ce manège pendant plusieurs jours. Mais s'étant enfin apperçu que son Malade avoit mangé des fèves sèches qu'il avoit apportées exprès, & qu'il avoit feint d'avoir laissées par mégarde, il vint lui demander, de la part de *Guinot*, comment il se trouvoit de son estomac. Je ne me trouverois que trop bien, répondit l'Abbé, si j'étois hors des mains de ton Maître, & que j'eusse plus amplement à manger; car ses remèdes m'ont si bien guéri, que j'ai un appétit dévorant.

Guinot alla aussi-tôt faire préparer une belle chambre qu'il fit garnir des meubles de Monsieur l'Abbé. Il commanda ensuite un grand festin, auquel il invita les principaux Ha-

bitans de la Ville & plufieurs Perfonnes de la fuite de l'Abbé. Le lendemain matin, il alla dans fa cellule : Monfieur, lui dit-il, puifque vous vous fentez bien, il eft temps que vous fortiez de l'infirmerie. Il le prend enfuite par la main, le conduit dans l'appartement qui lui étoit deftiné, l'y laiffe avec fes gens, & va donner fes ordres pour le diné. L'Abbé eut de la joie de revoir fon monde; il leur raconta quelle vie il avoit mené dans fa prifon. Pour eux, ils firent beaucoup d'éloges de la manière dont ils avoient été traités.

L'heure du diné venue, on fervit un repas magnifique où la bonne chère & le bon vin abondoient. *Guinot* confervoit toujours l'*incognito* vis-à-vis de l'Abbé. Enfin, après l'avoir traité pendant trois ou quatre jours avec cette même magnificence, il ordonna qu'on apportât dans une falle tous fes bagages, & fit conduire dans une cour fur laquelle cette falle avoit vue, tous fes chevaux, jufqu'à la plus

mauvaife haridelle. Enfuite il alla trouver l'Abbé, lui demanda comment il fe portoit, & s'il fe fentoit affez de forces pour monter à cheval. L'Abbé répondit qu'il n'étoit que trop fort, qu'il étoit parfaitement guéri de fon eftomac, mais que fa fanté iroit beaucoup mieux encore dès qu'il feroit forti des mains de *Guinot*. Celui-ci le mena alors dans la falle où étoit fon bagage & fes gens, & l'ayant conduit à une fenêtre d'où il pouvoit voir tous fes chevaux : vous devez favoir, Monfieur, lui dit-il, que ce n'eft point par lâcheté ou par méchanceté, que *Guinot de Tacco*, qui n'eft autre que moi-même, s'eft rendu voleur de grand chemin, ennemi du Pape & de toute la Cour Romaine ; c'eft pour venger fon honneur & fauver fa vie, comme un brave Gentilhomme, & pour fe délivrer des ennemis qui le pourfuivoient : on m'a contraint de quitter mon pays, & n'ayant pas de bien, j'en prends où j'en trouve. Mais parce que vous me

semblez un Seigneur distingué, quoique j'aie guéri votre estomac, je ne veux rien m'approprier de ce qui vous appartient, comme je ferois à l'égard de tout autre qui seroit à ma disposition. Je me contenterai de ce que vous voudrez vous-même m'accorder en faveur du besoin où je me trouve. Vos bagages sont ici, vos chevaux dans cette cour, laissez-m'en, ne m'en laissez pas, partez ou demeurez, dès ce moment je vous rends tous vos droits de propriété & votre première liberté.

L'Abbé, étonné qu'un Voleur de grand chemin parlât d'une manière si généreuse, & qui lui plaisoit si fort, oublia tout son ressentiment contre *Guinot*, courut l'embrasser avec affection, en lui disant : je proteste devant Dieu que, pour gagner le cœur d'un Homme tel que toi, je souffrirois bien plus qu'il me semble que tu ne m'as fait souffrir. Cruelle fortune ! qui t'oblige à faire un si malheureux métier. Cela dit, il reprit

le chemin de Rome avec le plus simple équipage, & lui laissa tous les chevaux & tous les meubles dont il put se passer, ne gardant que le plus simple nécessaire.

Le Pape avoit été instruit de la prise de l'Abbé, & en avoit été fort affligé. Cependant, dès qu'il le vit, il lui demanda si les bains lui avoient fait grand bien. Très-Saint Père, répondit l'Abbé en souriant, j'ai trouvé, avant d'arriver aux bains, un très-habile Médecin qui m'a parfaitement guéri, & lui conta alors son aventure. Sa Sainteté en rit beaucoup; mais l'Abbé, dans un transport de reconnoissance, lui demanda une grace. Le Pape, croyant que c'étoit une nouvelle Abbaye dont il s'agissoit, dit qu'il feroit tout ce qu'il demanderoit. Saint Père, continua-t-il, je vous supplie de pardonner à *Guinot de Tacco*, mon Médecin, & de lui rendre vos bontés, parce que je ne connois pas d'Homme plus vertueux ni plus estimable. Tout le mal qu'il

qu'il a fait est moins son propre crime que celui de sa fortune. Changez-la, donnez-lui de quoi vivre d'une manière convenable à son état ; & vous le verrez tel que je le vois moi-même.

Le Pape, qui étoit généreux, & qui aimoit la vertu par-tout où elle se trouvoit, répondit qu'il se rendoit aux prières de l'Abbé, pourvu toutefois qu'il ne lui en imposât pas, & lui dit qu'il pouvoit faire venir sans crainte son protégé. *Guinot* vint à Rome & n'y séjourna pas long-temps sans remplir la haute idée qu'on avoit donnée de lui. Le Pape le remit en ses bonnes graces, le créa Chevalier des Hospitaliers, & lui donna un grand Prieuré de cet Ordre. Il se montra pendant tout le reste de sa vie l'ami, le serviteur de la Sainte Eglise Romaine & de l'Abbé de Clugny.

NOUVELLE III.

Mitridanes & Nathan.

TOUTE LA COMPAGNIE croyoit avoir entendu le récit d'un miracle de trouver un Homme d'Eglise qui fût capable d'une action aussi généreuse. Mais, quand chacun eut dit son mot, le ROI ordonna à *Philostrate* de conter sa Nouvelle. NOBLES DAMES, dit-il, la libéralité du ROI d'Espagne fut grande, la générosité de l'Abbé de Clugny presqu'inouie. Mais tout cela vous paroîtra moins surprenant lorsque je vous aurai raconté qu'un Homme, pour prouver sa

libéralité, se soit déterminé à donner sa vie à quelqu'un qui la desiroit, & qui avoit médité de la lui enlever. C'est ce que vous verrez dans la Nouvelle que je vais vous dire.

C'EST une chose certaine & avérée, du moins si on peut ajouter foi au récit des Génois & de plusieurs autres Voyageurs, que dans le Catay (a) un Gentilhomme fort riche, nommé *Nathan*, avoit une pièce de terre qui joignoit la route par où étoient contraints de passer tous ceux qui alloient de l'occident à l'orient, ou de l'orient à l'occident. Cet Homme, doué d'un caractère noble, généreux & libéral, & voulant faire con-

(a) Nom des sept Provinces septentrionales de la Chine.

noître la grandeur de son âme par une action d'éclat, fit assembler des Maçons, des Charpentiers & des Ouvriers de toute espèce, & construire sur le bord de la route, en très-peu de temps, un des plus beaux, des plus grands, des plus riches palais qui jamais aient existé. Il le fit ensuite meubler de toutes les choses nécessaires pour recevoir honorablement tous les Gentilshommes qui y passeroient. Un grand nombre de Serviteurs l'aidoient à accueillir tous les Passans avec une magnificence digne de ses grands biens & de son grand cœur. Cela dura si long-temps, que le bruit de sa libéralité se répandit, non-seulement dans les contrées de l'Orient, mais dans celles de l'Occident. Etant déjà chargé d'années & toujours libéral & magnifique, il arriva qu'un jeune Seigneur, nommé *Mitridanes*, d'un pays peu éloigné du sien, qui n'étoit pas moins riche, & qui avoit souvent entendu louer ses libéralités, en devint jaloux, & se

proposa de l'effacer ou du moins de l'obscurcir par de plus grandes. A l'imitation de son rival, il fit bâtir un somptueux & vaste palais, où il recevoit les Voyageurs & les combloit d'honnêtetés, de sorte qu'il acquit en peu de temps une réputation glorieuse.

Mitridanes étant un jour seul dans la cour de son palais, une pauvre Femme entra par une des portes & lui demanda l'aumône, & l'ayant obtenue, elle revint par une autre, ainsi de suite, jusqu'à douze fois sans être refusée. Elle reparut une treizième fois; bonne Femme, lui dit *Mitridanes*, tu reviens bien souvent, & cependant il lui donna encore ce qu'elle demandoit. O libéralité de *Nathan*, s'écria la Vieille, combien tu es merveilleuse! étant entrée par les trente-deux portes qu'a son palais, comme celui-ci, & lui ayant toujours demandé l'aumône, il a feint de me méconnoître, & me l'a toujours donnée. Je ne viens ici que treize fois,

je suis connue & réprimandée ! A ces mots elle part & ne revient plus.

Muridanes, offensé & irrité du discours de la Vieille, &, craignant que la renommée de *Nathan* ne portât préjudice à la sienne, s'écria : malheureux ! quand pourrai-je atteindre à la libéralité de *Nathan !* il ne faut plus que je cherche à le surpasser dans les grandes choses comme je le prétendois, puisque je ne puis en approcher dans les plus petites. Tant que cet Homme vivra, mes peines seront inutiles ; & puisque le poids des années n'a pu encore l'ôter de ce monde, il faut que je le fasse moi-même. Dans ce mouvement de dépit & de fureur, sans communiquer son dessein à personne, il monte à cheval, suivi de peu de monde, & arrive, après trois jours de marche, à la demeure de *Nathan.* Il commande à ses Gens de feindre de n'être pas de sa suite, de le méconnoître, & de chercher à se loger aussi dans le palais, & d'y demeurer jusqu'à ce qu'ils

eussent d'autres ordres de lui. *Mitridanes*, qui étoit arrivé sur le soir, trouve *Nathan* lui-même qui se promenoit seul aux environs de son palais habillé fort simplement. Ne le connoissant point, il lui demanda s'il ne pourroit pas lui enseigner la demeure de *Nathan*. Mon fils, personne ne peut mieux vous l'apprendre que moi, lui répondit gaîment celui-ci : je vous menerai chez lui avec plaisir. Vous m'obligerez, répartit *Mitridanes*; mais je veux, s'il se peut, n'être pas connu de *Nathan*. Je puis encore vous satisfaire à cet égard, répliqua le Vieillard. *Mitridanes* descend donc de cheval & suit son Conducteur, qui le mène jusqu'au palais. *Nathan* fait prendre aussi-tôt le cheval de son Hôte par un Domestique, auquel il dit à l'oreille d'aller promptement ordonner à ses Compagnons que personne ne dit au jeune-homme qu'il fût *Nathan*. Ensuite il le conduisit dans une belle chambre où il n'étoit vu que de ceux qui avoient

ordre de le ſervir. Il lui fit faire enſuite de grands honneurs & lui tint lui-même compagnie. Quoique *Mitridanes* reſpectât *Nathan* inconnu comme un vénérable vieillard, il lui demanda cependant qui il étoit. Je ſuis, répondit-il, un petit Serviteur de *Nathan* ; je le ſers dès ma plus tendre jeuneſſe, ſans qu'il m'ait élevé à autre choſe qu'à ce que vous voyez ; de ſorte que, lorſque tout le monde ſe loue de lui, moi, je pourrois m'en plaindre.

Ce diſcours donna à *Mitridanes* l'eſpérance d'obtenir des ſecours & des facilités pour l'exécution de ſon mauvais deſſein. *Nathan* lui demanda à ſon tour, le plus honnêtement du monde, qui il étoit & quelles affaires l'attiroient dans le pays ; lui offrant ſes conſeils & ſes ſervices dans tout ce qui dépendroit de lui *Mitridanes* réfléchit un peu avant de répondre ; mais enfin, réſolu de lui donner toute ſa confiance, il lui fit un long diſcours pour s'aſſurer de ſa fidélité, &, après l'avoir entretenu du ſujet de

ſon voyage & lui avoir dit ſon nom & ſon état, il finit par lui demander ſes conſeils & ſecours. *Nathan* fut ſurpris & effrayé d'une pareille réſolution; mais s'étant bientôt remis, il lui dit avec fermeté, d'un front ſerein : Né d'un père qui n'étoit point Gentilhomme, & qui s'honora peu par les grandes qualités du cœur, je vois, mon cher *Mitridanes*, que vous ne voulez point imiter ſon exemple, puiſque vous vous faites un devoir d'exercer la libéralité envers tout le monde. Je vous loue de porter envie à la vertu de *Nathan*, parce que, s'il y en avoit beaucoup qui lui reſſemblaſſent, la miſère diſparoîtroit de la terre, & il n'y auroit plus moyen de s'illuſtrer par la bienfaiſance. Vous pouvez compter que ce que vous m'avez confié demeurera ſecret; mais je dois vous prévenir que je puis mieux ſeconder votre projet par mes conſeils que par mes ſecours. Voyez ce petit bois, qui n'eſt guères éloigné que d'un quart de lieue : *Nathan* va s'y pro-

mener presque tous les matins ; il vous sera facile de l'y surprendre seul & de faire de ce bon Homme tout ce que vous voudrez. Si vous le tuez, il ne faudra pas vous enfuir par le même chemin que vous avez pris en venant, mais vous retirer par celui que vous voyez à main gauche, & qui mène hors du bois. Il est moins fréquenté que l'autre ; cependant c'est le plus court & le plus sûr pour vous en retourner. *Mitridanes*, ainsi instruit, fit savoir à ses gens dans quel endroit il vouloit qu'ils l'attendissent le lendemain.

Le jour ne fut pas plutôt venu que *Nathan*, invariable dans ses sentimens, & peu attaché à une vie dont il étoit toujours prêt de rendre compte au Maître des destinées, se rendit seul au petit bois, pour y recevoir la mort. Le jeune-Homme, de son côté, prend son arc & son épée, car il n'avoit point d'autres armes, & se rend au même lieu. Il apperçoit *Nathan* qui se promène seul. Desirant de

le voir & de lui parler avant de l'attaquer, il court à lui, le saisit, l'arrête, en lui disant : Vieillard, c'est fait de toi. J'ai donc mérité de mourir ; répondit *Nathan*. A ce son de voix, à l'aspect de ce visage, *Mitridanes* ne put méconnoître l'Hôte bienfaisant qui l'avoit si bien reçu & conseillé si fidèlement. Soudain sa fureur s'éteint, & la honte succède au courroux. Il jette loin de lui son épée nue, s'élance de cheval, tombe aux pieds du Vieillard : mon Père, lui dit-il, en pleurant, votre libéralité éclate plus que jamais ; après vous avoir témoigné le desir de vous ôter la vie, vous venez ici pour me la sacrifier! mais le Ciel plus soigneux de mon honneur, de ma vertu, que moi-même, m'a fort à propos ouvert les yeux, que l'envie jusqu'alors avoit fascinés. Plus vous avez montré de complaisance à me satisfaire, plus je suis coupable ; vengez-vous donc, & punissez-moi comme je le mérite.

Nathan releva *Mitridanes*, & l'ayant

embrassé tendrement, mon Fils, lui dit-il, votre faute, puisqu'il vous plaît de lui donner ce nom, est de la nature de celles qui méritent de l'indulgence. Ce n'étoit point par un motif de haine que vous aviez résolu de m'ôter la vie; mais par un principe de vertu, par la noble ambition de passer pour le meilleur des Hommes. Ne craignez donc point mon ressentiment; soyez assuré, au contraire, que personne ne vous aime plus que moi. Votre cœur est véritablement grand, puisque loin de songer, comme la plupart des riches, à augmenter vos richesses, vous ne cherchez qu'à dépenser avec magnificence celles que vous avez. Ne rougissez point d'avoir voulu me tuer pour devenir fameux, & ne pensez pas que votre dessein m'ait beaucoup étonné. Les plus grands Généraux, les plus grands Rois n'ont étendu leur domaine & leur renommée, qu'en tuant non un seul Homme, comme vous aviez projetté de le faire, mais des

des millions ; qu'en saccageant des Villes, qu'en ravageant des régions entières. *Mitridanes* ne songea plus à s'excuser, voyant que *Nathan* l'excusoit si bien. Il se borna à lui témoigner son repentir & sa surprise extrême, qu'il eût pu non-seulement se résoudre à mourir, mais qu'il lui eût lui-même fourni les moyens, & donné des conseils pour l'exécution de son dessein. Vous cesserez d'être étonné, lui répondit-il, de cette résolution, quand vous saurez que, dès que je fus mon maître, & que j'eus formé à-peu-près le même dessein que vous, je jurai de ne jamais rien refuser de tout ce qui seroit en mon pouvoir. J'ai rempli mon serment jusqu'aujourd'hui. Vous êtes venu chez moi avec le desir de m'ôter la vie ; vous m'avez témoigné ce desir à moi-même ; je n'ai pas cru devoir m'y opposer, ne voulant pas que vous fussiez le seul Homme qui sortît mécontent de mon Château ; voilà ce qui m'a dé-

terminé à vous indiquer les moyens de vous satisfaire sans risque & sans péril. Si vous avez encore le même desir, j'ai la même volonté, & vous les mêmes facilités. Puis-je mieux employer ce qui me reste de jours qu'en les sacrifiant à qui ce sacrifice peut être avantageux ? J'ai passé quatre-vingts ans dans les plaisirs & les délices ; ainsi, selon le cours ordinaire des choses, ce reste ne sera pas de longue durée. Ne vaut-il pas mieux le donner, comme j'ai donné mes trésors, que d'attendre que la Nature vienne me l'arracher ? C'est donner bien peu de chose que de donner cent ans ; qu'est-ce donc que d'en sacrifier six ou huit ? Encore un coup, si ma mort peut vous faire plaisir, ne craignez pas de m'ôter la vie. Je n'ai jusqu'à présent trouvé personne qui l'ait desirée, & peut être n'en trouverai-je jamais. Mais, en supposant que quelqu'un en devienne jaloux, je sens fort bien que plus je la garderai, moins elle aura de prix. Pre-

nez-la donc, avant qu'elle ſoit moins précieuſe encore.

Mitridanes, couvert de honte, s'écria : A Dieu ne plaiſe qu'un tel deſſein rentre jamais dans mon ame ! loin de vouloir abréger vos jours, je voudrois qu'il me fût poſſible d'en étendre la durée par le ſacrifice des miens mêmes. — Et ſi je vous fournis les moyens d'ajouter à mes jours, le ferez-vous ? — N'en doutez pas, répondit le jeune-Homme. — Puiſque cela eſt ainſi, vous me ferez faire ce que perſonne n'a jamais pu obtenir de moi ; car je recevrai quelque choſe de vous, & ce ſera la première choſe que j'aurai reçue de quelqu'un. Je ferai tout ce qu'il vous plaira, dit *Mitridanes* ; parlez. — Acceptez cette maiſon ; je vous la donne : j'irai habiter la vôtre en prenant votre nom. — Si j'étois aſſuré, reprit le jeune-Homme, d'agir avec autant de nobleſſe & de grandeur d'ame que vous, je n'héſiterois pas à accepter cette offre ; mais, comme je ſuis preſque

certain que mes actions diminueroient l'éclat de votre réputation, je ne veux point dégrader en autrui ce que je ne puis illustrer en moi ; ainsi, trouvez bon que je vous refuse.

Après cette conversation, ils retournèrent au palais, où *Mitridanes* séjourna plusieurs jours, comblé de caresses & d'honneurs de la part de son Hôte. Celui-ci lui conseilla de persister dans sa noble & sublime entreprise. *Mitridanes* voulant enfin retourner chez lui, *Nathan* le laissa partir, après lui avoir fait connoître qu'il ne pouvoit le vaincre en libéralité.



NOUVELLE IV.

L'Amant Généreux.

IL PARUT bien étonnant à toute la Compagnie qu'on portât la libéralité jusqu'au sacrifice de sa vie. On conclut que *Nathan* avoit vaincu en générosité le ROI d'Espagne & l'Abbé de Clugny. Quand on eut beaucoup discouru sur ce sujet, le ROI, tournant ses yeux sur Madame *Laurette*, lui fit signe de commencer.

MES JEUNES DAMES, dit-elle aussi-tôt, ce qui vient d'être raconté est si beau & si grand, & semble si près du sublime de

la vertu ſur laquelle nous nous entretenons, qu'il n'eſt guères poſſible d'aller plus loin, à moins que nous ne nous jettions ſur quelques aventures amoureuſes qui ne manqueront pas de préſenter des exemples auſſi nobles que ceux qui viennent d'être offerts. Ainſi, excitée par ce motif, & ſur-tout parce que cette matière eſt proprement celle de notre âge, je vais vous faire part de la générosité d'un Amant qui ne vous paroîtra pas inférieure à celle des autres Héros dont on nous a entretenus ; car l'amour fait qu'on prodigue ſes tréſors, qu'on éteint les inimitiés, qu'on expoſe ſa vie, &, ce qui eſt encore au-deſſus, ſon honneur & ſa réputation, pour ſe rendre maître de la perſonne aimée.

Il y avoit autrefois à Boulogne, Ville célèbre de la Lombardie, un Chevalier que sa vertu rendoit cher & respectable à tous ses Concitoyens, nommé Messire *Gentil Cariscendi*. Il avoit été amoureux, dans sa jeunesse, d'une aimable Femme, nommée *Catherine*, & mariée à Messire *Nicolas Chassennemi*. N'ayant pu obtenir de retour, il alla à Modène, le cœur plein de désespoir, remplir une place de Podestat à laquelle il étoit appelé. Pendant ce temps-là, *Chassennemi* ayant quitté Boulogne, & sa Femme s'étant rendue à une campagne pour y passer le temps de sa grossesse, elle fut tout-à-coup surprise par uu accident si violent, qu'elle perdit l'usage de tous ses sens, & que quelques Médecins même la jugèrent morte. Comme ses Parens lui avoient entendu dire plusieurs fois qu'elle ne seroit pas grosse assez long-temps

pour que son enfant vînt à terme, sans y regarder de plus près, ils l'ensevelirent, la pleurèrent & la firent enterrer dans une Eglise voisine.

Messire *Gentil* fut d'abord informé de cette nouvelle par un de ses Amis, & , quoique cette jeune Femme l'eût traité avec beaucoup d'indifférence, il ne laissa pas d'être vivement touché de sa perte. J'ai trop aimé cette aimable cruelle, disoit-il en lui-même. Pendant qu'elle a vécu, je n'ai pu en obtenir le moindre regard favorable ; à présent qu'elle est morte, & qu'elle ne peut plus se défendre, il faut que je lui dérobe quelques baisers. Cette résolution prise, & ayant recommandé à tous ses Gens de se taire sur son absence, il part la nuit avec un seul Valet, &, sans s'arrêter nulle part, va droit au tombeau de sa Maîtresse, l'ouvre, y entre, se couche auprès d'elle, approche son visage du sien, & le baise plusieurs fois en le mouillant de ses larmes. Mais comme l'Homme, & sur-tout

l'Homme amoureux, n'eſt jamais content, que plus il obtient, plus il déſire, il lui vint en penſée de n'en pas demeurer là. Pourquoi, dit-il en lui-même, ne toucherois-je pas un peu ſa gorge, puiſque je ſuis ici ? ce ſera pour la première & la dernière fois. Il porte donc la main ſur ce ſein deſiré, l'y tient pendant quelques momens, & croit ſentir quelque mouvement. Il la gliſſe vers le cœur, & examinant avec plus d'attention, il ne peut plus douter que ſa Maîtreſſe n'ait un reſte de vie. Il fait approcher ſon Valet, & aidé par lui, il la retire du tombeau le plus doucement qu'il peut, la place ſur ſon cheval, & la porte ſecrètement dans ſa maiſon de Boulogne. Meſſire *Gentil* avoit encore ſa Mère, femme vertueuſe & ſage, qui, ayant appris toute cette hiſtoire de la bouche de ſon fils, touché de compaſſion, rendit, avec l'aide d'un bain & d'un grand feu, la vie à Madame *Catherine*. Celle-ci ouvre, en ſoupirant,

ſes yeux, qu'elle promène avec étonnement de tout côté. Hélas! où ſuis-je ? Soyez tranquille, lui répondit la bonne Dame, vous êtes en un lieu ſûr. Ayant enfin recouvré tous ſes ſens & toute ſa connoiſſance, ne ſachant pas encore où elle étoit, & voyant Meſſire *Gentil* devant elle, elle demanda par quelle aventure elle ſe trouvoit là. Meſſire *Gentil* lui conta tout fidèlement. Elle ſe plaignit d'abord, mais, après y avoir mieux ſongé, elle lui fit de grands remerciemens ; puis elle le pria, le conjura, par l'amour même qu'il avoit toujours eu pour elle, de ne rien faire qui pût bleſſer ſon honneur & celui de ſon Mari, & de permettre que le lendemain matin elle retournât chez elle. Madame, répondit l'amoureux Chevalier, puiſque le Ciel m'a fait la grace de vous arracher à la mort & de vous rendre à la vie, ſoyez perſuadée que, quoique j'aie fortement deſiré votre poſſeſſion, je n'uſerai jamais des droits que ce bien-

fait peut me donner sur vous, & que je saurai vous respecter. Mais, comme ce que j'ai fait pour vous mérite quelque récompense, voici celle que je desire & que je vous prie de m'accorder. La Dame l'interrompit pour lui dire qu'elle étoit prête d'accorder tout ce qui seroit honnête & possible. Madame, ajouta *Gentil*, tous vos parens & tous les Habitans de Boulogne vous croient réellement morte : ainsi, personne ne vous attend chez vous; la grace donc que je vous demande est que vous consentiez à rester ici secrètement avec ma Mère jusqu'à mon retour de Modène, ce qui ne sera pas long. Je vous demande cette grace, parce que j'ai dessein de vous rendre à votre Mari en présence des principaux Citoyens de cette Ville, & de l'obliger à reconnoître que je lui fais le plus beau & le plus agréable présent qu'il puisse recevoir.

Cette demande, qui n'avoit rien que d'honnête, fut agréée par Ma-

dame *Catherine*, cependant avec un peu de répugnance; car elle desiroit fort de répandre la joie dans le sein de sa famille par la nouvelle de sa résurrection. Quoi qu'il en soit, elle donna sa parole à Messire *Gentil* d'exécuter ce qu'il desiroit.

Quelques momens après cet entretien, elle sentit les douleurs de l'enfantement, &, avec l'aide de la Mère du Chevalier, elle accoucha sans peine d'un beau garçon, ce qui augmenta beaucoup sa satisfaction, & celle de son Amant, qui donna ordre qu'on lui fournît toutes les choses nécessaires, & qu'on la traitât comme si c'étoit sa propre Femme. Il partit ensuite secrètement pour Modène. Quelque temps après, étant sur le point de quitter cette Ville, il manda à sa Mère qu'on préparât dans sa maison, pour le jour de son arrivée, un grand festin, & la pria d'y inviter plusieurs Gentilshommes ; entr'autres *Nicolas Chassennemi*. Il avoit si bien pris ses mesures, que tout étoit prêt à son arrivée,

arrivée, & la compagnie rendue. Il trouva Madame *Catherine* plus belle & mieux portante que jamais, ainſi que ſon Enfant, & ſe hâta de lui preſcrire, avant de ſe mettre à table, la conduite qu'elle devoit tenir pour ſurprendre agréablement ſon Epoux & ſes autres Convives. Le repas fut des plus ſplendides ; tout y fut bon & en abondance. Après le premier ſervice, la converſation étant animée, Meſſieurs, dit le Chevalier, j'ai ouï dire qu'il y avoit autrefois en Perſe une coutume qui me plaît fort. Lorſque quelqu'un vouloit donner des témoignages de ſon attachement, il le faiſoit venir chez-lui, lui montroit ce qu'il avoit de plus cher & de plus précieux, fût-ce une Fille, une Femme, une amie, lui faiſant entendre par-là qu'il lui découvriroit ainſi les replis les plus cachés de ſon cœur ſi cela étoit poſſible. J'ai réſolu d'introduire cette coutume dans notre Ville. Vous m'avez fait l'honneur de venir dîner chez-moi, je veux vous en re-

mercier à la mode de Perſe. Mais, avant tout, je vous prie de vouloir bien me dire franchement votre avis ſur une queſtion que je vais vous propoſer. Une perſonne a dans ſa maiſon un bon & fidèle Domeſtique qui tombe malade. Son Maître, voyant que ce Domeſtique lui eſt devenu inutile, ne ſe ſoucie plus de lui, &, ſans attendre qu'il ſoit mort, le fait porter dans la rue. Un homme, touché de compaſſion, l'emporte dans ſa maiſon, n'épargne ni ſoins ni dépenſes pour le rétablir, & parvient à lui rendre la ſanté. Je demande maintenant ſi le premier Maître eſt en droit de ſe plaindre du ſecond, en cas que celui-ci refuſe de lui rendre ſon Domeſtique ? Cette queſtion ayant été débattue, il fut unanimement conclu que *Nicolas Chaſſennemi*, qui parloit avec beaucoup d'élégance & de facilité, feroit la réponſe pour tous. Après avoir loué d'abord la coutume de Perſe, il dit qu'il penſoit, avec tous les autres, que le premier Maître n'a-

voit plus aucun droit ſur ſon ancien Serviteur, puiſqu'il l'avoit impitoyablement abandonné, & que les bienfaits du ſecond lui donnoient un droit inconteſtable ſur ſes ſervices, & qu'il pouvoit en uſer, en le retenant chez lui, ſans faire aucun tort au premier. Chacun applaudit à cette déciſion.

Le Chevalier, content de cette réponſe, & plus content encore qu'elle eût été faite par *Nicolas Chaſſennemi*, déclara qu'il étoit auſſi de ce ſentiment, ajoutant qu'il étoit temps de remercier ſes Hôtes à la manière des Perſes. Il envoya deux de ſes Gens prier Madame *Catherine*, qu'il avoit fait parer magnifiquement, de venir honorer la Compagnie de ſa préſence. La Belle prit ſon Enfant entre ſes bras, &, accompagnée de deux Femmes-de-Chambre, elle paroît dans la ſalle & s'aſſeoit, à la prière du Chevalier, à côté d'un très-honnête Convive. Voilà, Meſſieurs, dit alors le Chevalier, ce que j'ai & ce que j'aurai toute ma vie de plus

cher. Croyez-vous que je n'aie pas pas raifon ? Tout le monde loua fon choix, à la vue de la grande beauté de la Dame, & chacun commença de la confidérer avec plus d'attention ; tous auroient juré que c'étoit *Catherine*, s'ils ne l'euffent cru morte. *Chaffennemi*, plus attentif, plus inquiet que les autres, brûloit d'impatience de favoir qui elle étoit ; &, voyant que le Chevalier s'étoit un peu éloigné, il ne pût s'empêcher de lui demander fi elle étoit Boulonoife ou étrangère. Cette queftion, faite par fon Mari, l'embarraffa beaucoup ; elle eut bien de la peine à fe contraindre : cependant, fidèle à la promeffe qu'elle avoit faite, elle fe tut. On lui demanda fi ce bel Enfant étoit à elle, fi elle étoit femme ou parente de Meffire *Gentil* ; pas le mot de fa part. Quand celui-ci fe fut rapproché de la compagnie, Monfieur le Chevalier, dit un de fes Convives, j'avoue que cette Dame eft bien belle ; mais il me femble qu'elle eft muette : me

ſuis-je trompé ? Ce n'eſt pas une petite preuve de ſa vertu, répondit le Chevalier, d'avoir gardé le ſilence dans une circonſtance comme celle-ci. — Mais enfin, Monſieur, ne peut-on ſavoir qui elle eſt ? — Je vous le dirai volontiers ſi vous me promettez de ne pas bouger de vos places tant que je parlerai, quelque choſe que je puiſſe dire. On le lui promit. S'étant aſſis auprès de la Dame, Meſſieurs, cette Dame eſt, dit-il, ce bon & fidèle Serviteur dont je vous ai parlé. Je l'ai ramaſſée au milieu de la rue, où ſes parens, peu ſoucieux de ſa deſtinée, l'avoient cruellement abandonnée. Mes mains l'ont arrachée aux bras de la mort, & le Ciel a ſi bien ſecondé mes ſoins, que, d'une Femme effroyable qu'elle étoit, elle eſt devenue ce que vous la voyez à préſent. Mais il eſt bon de vous conter cette aventure un peu plus clairement. Alors il fit de point en point, l'hiſtoire de ſes amours, raconta ce qui étoit arrivé juſqu'à ce

jour, au grand étonnement des Auditeurs. Ainsi, Messieurs, ajouta-t-il ensuite, si, depuis un moment, vous n'avez pas changé d'avis, cette Femme m'appartient de bon droit, & il n'y a personne qui puisse justement la réclamer. Personne ne répondoit & chacun attendoit ce qu'il avoit encore à dire. *Nicolas Chassennemi*, sa Femme, toute la Compagnie, pleuroient à chaudes larmes. *Gentil* se lève, prend dans ses bras le petit Enfant, saisit la main de la Mère & la conduit à *Nicolas*. Je ne te rends pas ta Femme, lui dit-il, que tes parens & les siens ont indignement abandonnée ! je te fais présent de cette Dame, & de ce petit Enfant, qui est ton ouvrage, & que j'ai tenu sur les fonds de baptême, & nommé *Gentil*. Que *Catherine* ne te soit pas moins chère qu'auparavant, parce qu'elle a habité ma maison pendant près de trois mois. Je te jure, par le Dieu qui m'a fait devenir amoureux d'elle, pour être sans doute la cause de son

falut, qu'elle n'a jamais vécu plus honnêtement avec fon Père, fa Mère ou toi, qu'ici, fous les yeux de ma Mère. Se tournant enfuite vers la Dame, Madame, dit-il, je vous tiens quitte maintenant de toutes les nouvelles promeffes que vous m'avez faites, & je vous rends à votre Mari entièrement maîtreffe de vous-même.

Nicolas reçut fa Femme avec des tranfports de joie difficiles à exprimer, & avec d'autant plus de plaifir, qu'il n'avoit pas lieu de s'attendre à la recouvrer. Il remercia de fon mieux le Chevalier. L'attendriffement, qui avoit paffé dans l'ame de tous les Spectateurs, ne les empêcha pas de donner à cette action tous les éloges qu'elle méritoit. La Dame fut reçue avec une grande joie dans fa maifon. Long-temps après, on la regardoit encore à Boulogne comme une reffufcitée. Meffire *Gentil* vécut depuis dans une intime liaifon avec *Nicolas*, fa Femme & toute fa famille.

Que pensez-vous maintenant, MESDAMES? vous semble-t-il qu'un Roi, pour avoir donné son sceptre & sa couronne, un Abbé, pour avoir réconcilié un Malfaiteur avec le Pape, soient comparables à Messire *Gentil?* Dans l'ardeur de la jeunesse & de la passion, il croit avoir des droits sur ce que les autres ont négligé : cet objet étoit l'objet de tous ses desirs, il le possede, il en peut disposer; cependant il n'hésite pas, il le rend. Il me semble certain qu'aucune des Nouvelles qui ont été contées jusqu'à présent ne peut se comparer à la mienne.

NOUVELLE V.

Le Jardin enchanté.

CHACUN avoit élevé Meſſire *Gentil* juſqu'aux cieux, lorſque le ROI ordonna à Madame *Emilie* de raconter l'Hiſtoire qu'elle avoit à dire. Voulant répandre de la gaieté dans ſa narration, elle commença ainſi. Il n'y a perſonne qui ne regarde l'action de Meſſire *Gentil* comme noble & magnifique; mais, prétendre qu'il ne peut y en avoir qui la ſurpaſſe, me paroît un peu haſardé. Je vais vous le faire voir par une fort courte Nouvelle.

QUOIQUE le Frioul soit un pays froid, il ne laisse pas d'être agréable par les montagnes qui l'environnent, les fleuves qui les traversent, les fontaines qui l'arrosent. A Udine, Ville de ce canton, il y eut autrefois une belle & noble Dame, qu'on appeloit Madame *Dianore*, & qui avoit épousé un certain *Gilbert*, homme extrêmement riche, d'une politesse & d'une affabilité peu communes. Les graces & les vertus de cette femme la firent aimer d'un Seigneur de distinction, appelé Messire *Ansalde Grandesse*, dont on connoissoit par-tout la vaillance & la libéralité. Il employoit depuis long-temps, auprès de sa Maîtresse, les moyens d'un Amant passionné, mais rien ne lui réussissoit. La Dame même, ennuyée de ses empressemens & de ses importunités, imagina de s'en défaire en lui faisant quelque proposition bizarre & dont

l'exécution fût impossible. Bonne Femme, dit-elle un jour à la Vieille, chargée des messages de Messire *Ansalde*, tu m'as souvent assurée que ton Maître m'aime, tu m'as offert souvent de sa part des présens que j'ai cru devoir refuser, parce qu'il n'a rien à attendre de moi pour cela. La certitude de son amour peut seule m'engager à y répondre, & s'il m'en donne la preuve que j'exige, je suis à lui. — Que desirez-vous, Madame? — Que voulez-vous qu'il fasse, répondit la Vieille? — Le voici : il faut qu'il me construise ici près, hors de la Ville au mois de Janvier, un jardin rempli de verdure, de fleurs, d'arbres couverts de feuilles comme au mois de Mai; s'il ne satisfait pas mon desir, qu'il ne m'envoie plus ni toi ni d'autres. S'il m'importunoit encore, je découvrirois à mon Mari, à mes parens, tout ce que je leur ai caché jusqu'à présent, & je trouverai moyen de m'en débarrasser de la bonne façon.

Une telle demande parut au Chevalier d'une exécution assez difficile. Il vit bien qu'on ne la lui faisoit que pour avoir un prétexte honnête de s'en débarrasser ; mais l'offre de sa Maîtresse étoit si séduisante, il étoit d'ailleurs si curieux de savoir ce qu'il en résulteroit, qu'il résolut de chercher les moyens de la satisfaire à quelque prix que ce fût. Il fit chercher, dans toutes les parties du monde, quelqu'un qui pût l'aider & le conseiller. Enfin il trouva un Homme qui s'offrit de lui faire, par magie, le jardin demandé. Il conclut marché avec lui, moyennant une fort grosse somme d'argent, & attendit le mois de Janvier avec l'impatience de l'amour.

Il arriva enfin ce mois si desiré, & la nuit après les fêtes de Noël, lorsque toute la campagne étoit couverte de neige & de glace, le Magicien fit tant, avec le secours de son art, qu'il parut dans un pré voisin de la Ville un des plus beaux jardins qu'on eût jamais

jamais vus, réunissant les fleurs & la verdure du Printemps aux fruits de l'Automne. Dès que Messire *Ansalde* eut vu ce prodige, Dieu sait s'il fut comblé de joie. Il fit aussi-tôt cueillir les plus beaux fruits & les plus belles fleurs & les envoya secrètement à sa Maîtresse, en l'invitant de venir voir le jardin qu'elle avoit demandé, pour être convaincue de l'amour dont il brûloit pour elle. On ne manqua pas aussi de lui rappeler la promesse qu'elle avoit faite, & qu'elle avoit même confirmée par un serment.

Quand la Dame vit les fleurs & les fruits que son Amant lui avoit envoyés, joignant à ces preuves éloquentes ce qu'elle avoit déjà entendu raconter des merveilles du jardin, elle commença à se repentir de sa promesse. Cependant la curiosité de voir des choses si nouvelles la fit glisser légèrement sur le repentir; & elle alla, avec plusieurs de ses voisines, voir ce jardin miraculeux. Après l'avoir examiné, loué & admiré, elle

s'en retourna chez elle le cœur très-affligé, ſongeant à quoi ce jardin l'obligeoit. Son chagrin étoit ſi violent, qu'il ne lui ſut pas poſſible de le déguiſer ſi bien que ſon Mari ne s'en apperçut. Il lui en demanda la raiſon. La honte lui fit renfermer, pendant quelque temps, ſon ſecret au-dedans d'elle-même; mais enfin, preſſée d'une manière à ne pouvoir s'en défendre, elle lui conta toute ſon aventure. D'abord le Mari ſe fâcha, ſe mit en colère, fit du bruit; enſuite, conſidérant l'honnêteté du motif qui avoit conduit ſa Femme, il ſe calma ſagement. *Dianore*, il ne convient pas à une Femme ſage & honnête, lui dit-il, de prêter l'oreille aux diſcours des Amans, & encore moins de faire un marché de ſon honnêté, quel qu'en ſoit le prix; car c'eſt par l'oreille qu'on arrive juſqu'au cœur, & il n'eſt rien de ſi difficile dont l'amour ne puiſſe venir à bout. Tu as donc commis deux fautes, la première d'écouter les diſcours d'un

Homme amoureux, l'autre de prendre des engagemens. Mais, pour ta tranquillité, je veux bien te mettre à portée de remplir ta promesse, en t'accordant ce qu'un autre refuseroit sans doute : d'ailleurs il est à craindre que si Messire *Ansalde* n'étoit pas satisfait, ce Négroman, qui le sert si bien, ne nous jouât quelque mauvais tour. Va donc trouver ton Amant, & fais tous tes efforts pour sauver à-la-fois ton honneur & ta parole ; si cela n'est pas possible, que le corps cède, mais que la volonté résiste. La Dame pleuroit, & disoit qu'elle ne vouloit point de la permission qu'il lui donnoit ; mais le Mari usa d'autorité, & il fallut obéir.

Le lendemain, dès la pointe du jour, *Dianore*, dans un habit négligé, précédée de deux Valets & suivie d'une Servante, se rend à la maison de Messire *Ansalde*. Quel fut son étonnement quand on lui annonça une pareille visite ! Il se lève & appelle le Négroman : viens voir, lui dit-il,

viens voir de quel trésor ton art me rend possesseur. Il va au-devant de la Belle, &, après l'avoir saluée avec toutes les démonstrations de la joie, il la fait entrer dans une belle chambre avec toute sa suite. Quand elle se fut assise; Madame, lui dit-il, si l'amour que je vous ai voué, & que je vous conserverai toute ma vie, peut mériter quelque récompense, dites-moi, je vous prie quelle heureuse occasion vous appelle chez moi à cette heure, & avec cette compagnie? Ce n'est point l'amour qui me mène ici, lui répondit-elle, les larmes aux yeux; ce n'est pas non plus la promesse que je vous ai jurée, c'est uniquement pour obéir à mon Mari, qui, plus sensible aux soins & aux fatigues de votre amour criminel, qu'à son honneur & au mien, m'a lui-même ordonné de venir vous trouver. Me voilà donc chez vous, par son ordre, & prête à faire tout ce qu'il vous plaira.

Si la visite inopinée de *Dianore*

étonna Messire *Ansalde*, son discours l'étonna bien davantage. Touché de la générosité du Mari, son amour se changea en admiration. A Dieu ne plaise, Madame, que je sois assez peu loyal & assez ingrat pour souiller l'honneur d'un Homme qui a daigné s'attendrir sur mes maux! Vous pouvez donc demeurer ici, si bon vous semble, tant que vous le jugerez à propos, avec l'assurance d'y être respectée comme ma sœur. Vous en sortirez quand il vous plaira, à condition cependant que vous voudrez bien témoigner à votre Mari, dans les termes que vous jugerez convenables, la juste reconnoissance dont je suis pénétré pour son généreux procédé, & que vous l'assurerez que je suis pour la vie son frère & son serviteur.

A ces mots, la joie rentra dans le cœur de *Dianore*. J'avois de la peine à me persuader, lui dit-elle, que vous fussiez assez peu délicat pour profiter de ma situation, & je vois, avec grand plaisir, que je ne me suis

pas trompée dans l'opinion que j'avois de votre générosité. Je ne vous parle point de ma reconnoissance ; elle égale votre sacrifice, & je ne doute point que mon Mari ne la partage. Après ces mots, elle prit congé, & courut raconter à son Mari tout ce qui s'étoit passé. Cette aventure fit naître, entre lui & le Chevalier, une amitié étroite dont ils furent liés toute leur vie.

Le Négroman, à qui Messire *Ansalde* vouloit donner le salaire convenu, le refusa généreusement, touché de l'exemple qu'il venoit d'avoir sous les yeux. Quoi ! j'aurai vu, dit-il, le Mari sacrifier son honneur, & vous votre amour, & moi je ne pourrois sacrifier quelque peu d'argent ! gardez-le, vous en savez trop bien faire usage. Le Chevalier, qui ne se soucioit pas apparemment d'avoir des obligations au Négroman, insistoit toujours pour qu'il prît au moins une partie du prix convenu. Mais il refusa constamment, & au bout de trois

jours, ayant détruit ſon ouvrage magique, il prit congé & partit. Pour *Anſalde*, il parvint enfin à éteindre l'amour déshonnête dont il brûloit depuis ſi long-temps.

Maintenant, MES DAMES, quel ſera votre avis ? Comparerons-nous la générosité de Meſſire *Gentil* avec celle de Meſſire *Anſalde* ? L'un fait le ſacrifice d'un amour preſqu'éteint, & que ne ſoutenoit plus l'eſpérance ; l'autre ſacrifie, dans l'inſtant qu'il pouvoit le ſatisfaire, un amour dont les plus flatteuſes eſpérances entretenoient la flamme. Il faudroit être bien fou ou bien prévenu pour établir un parallèle entre ces deux actions.

NOUVELLE VI.

Les Pécheuses.

QUI POURROIT raconter les différentes opinions des DAMES sur les actions généreuses des deux Chevaliers? On mit aussi en question, lequel avoit montré plus de noblesse & de grandeur, du Mari de *Dianore*, de Messire *Ansalde* ou du Négroman. Le ROI, ayant laissé disputer quelque temps, regarda Madame *Flammette*, & lui ordonna de mettre fin à tous ces débats, en contant sa Nouvelle.

MES DAMES, dit-elle, sans perdre un moment, j'ai toujours

penſé que, dans des Sociétés telles que la nôtre, il faut parler ſi clairement & ſi intelligiblement, que les objets dont on s'entrétient ne préſentent pas deux faces, & ne fourniſſent pas par-là matière à des diſputes interminables. Les diſſertations conviennent aux gens de Collége, & non à nous, qui ſavons à peine filer notre quenouille. Pour ne pas tomber dans le défaut que je remarque, je ne vous conterai point une Nouvelle qui d'abord s'étoit préſentée à mon eſprit, mais qui pouvoit offrir quelque choſe de louche & de douteux. Je veux vous entretenir d'un Homme qui n'eſt pas d'une petite étoffe, en vous racontant la courageuſe action d'un Roi vertueux.

IL N'EST PERSONNE qui n'ait entendu parler plusieurs fois du Roi *Charles-le-Vieux* ou *Charles Premier*, qui, ayant vaincu glorieusement le Roi *Mainfroid*, chassa les Gibelins de Florence, & y rétablit les Guelfes. Pendant cette guerre, un Chevalier, nommé Messire *Néri*, de la Maison des *Uberti*, obligé d'abandonner la Ville avec toute sa famille, en sortit avec tous ses trésors, & ne voulut se mettre que sous la protection du Roi *Charles* lui-même. Ensuite, las du fracas & du tumulte des affaires, voulant consacrer le reste de ses jours à la tranquillité & à la solitude, il se retira à Castel-de-Mare, où il acheta un beau terrain, couvert d'oliviers, noyers & châtaigniers, qui sont les arbres les plus communs du pays. Sur ce terrain, éloigné fort peu des autres maisons, il fit construire un petit Château agréable &

commode, avec un jardin charmant, où, selon notre coutume, il pratiqua plusieurs ruisseaux, & où il fit creuser un grand vivier qui fut bientôt garni de beaucoup de poissons. Ce jardin étoit l'objet de ses soins les plus chers, & il s'occupoit tous les jours à l'embellir.

Le Roi étant venu prendre, par hasard, quelques momens de repos à Castel-de-Mare, & ayant entendu parler des agrémens du jardin de Messire *Néri*, eut envie de le voir; mais, ayant fait réflexion qu'il appartenoit à un Chevalier d'un parti contraire au sien, il crut qu'il lui convenoit d'agir familièrement, & d'y aller sans pompe & sans cérémonie. Il lui envoya donc dire qu'il vouloit y souper la nuit suivante, sans autre escorte que quatre de ses Gentilshommes. Cette nouvelle fit grand plaisir à Messire *Néri*, qui, après avoir donné ses ordres & travaillé lui-même à ce que la réception fût magnifique, introduisit le

Roi dans son beau jardin avec les démonstrations de joie les plus vives. Le Roi l'ayant parcouru, & ayant également visité le Château, fit beaucoup l'éloge de l'un & de l'autre. Les tables étoient dressées auprès du vivier. On servit, & après qu'on eut donné à laver au Roi, chacun prit place, selon l'ordre de *Charles*, qui fit mettre *Gui de Montfort* à sa gauche, & *Néri* à sa droite. Les mets étoient délicats, les vins excellens & l'ordre du service admirable, ce qui plût beaucoup au Roi.

Tandis qu'il soupoit joyeusement, & qu'il repaissoit avec satisfaction ses regards des touchantes beautés de ce lieu solitaire, entrent deux jeunes Filles, âgées, de quinze ans, toutes deux blondes, toutes deux ayant les cheveux tressés avec grace & couronnés d'une guirlande de pervenche. Leur visage étoit si joli, les traits en étoient si délicats, qu'elles ressembloient plutôt à des Anges qu'à des Femmes. Elles portoient un petit ha-

bit

bit de toile de lin, d'une blancheur éblouissante, & qui n'avoit, depuis la ceinture jusqu'en haut, d'autres plis que ceux que leur donnoit l'empreinte d'une taille élégante & d'une gorge arrondie par les mains de l'amour : le reste, en descendant, s'élargissoit en forme de pavillon & leur descendoit jusqu'aux pieds. La première portoit d'une main des filets & de l'autre un bâton ; l'autre avoit une poële sur son épaule gauche, & sous le bras, du même côté, un petit fagot & un trépié à la main : de la main droite elle portoit un pot d'huile & un petit flambeau allumé. Le Roi ne put voir, sans étonnement, deux si belles Filles ; cependant il ne dit mot, impatient de voir à quoi aboutiroit un semblable appareil.

Elles passèrent devant le Roi, lui firent, avec timidité, une profonde révérence, & gagnèrent ensuite l'entrée du vivier. Elles posent à terre ce qu'elles portent, & s'étant munies, l'une du filet, l'autre du bâton, elles

entrent dans l'eau & s'y plongent jusqu'au sein. Un des Domestiques de *Néri* allume du feu, verse de l'huile dans la poële, en attendant que les nouvelles Naïades lui jettent du poisson. Il n'eut pas long-temps à attendre; car, comme elles connoissoient les endroits, celle qui tenoit le bâton eut bientôt fait entrer le poisson dans le filet que tenoit sa Camarade, & elles le jettoient à sur & mesure qu'elles en prenoient, au Domestique qui les mettoit dans la poële tout vivans. Les plus beaux furent jettés devant le Roi, qui prenoit beaucoup de plaisir à les voir frétiller, & qui, pour s'amuser davantage, en rejettoit quelques-uns aux belles Pêcheuses. Cette récréation dura autant qu'il falloit, pour donner au Cuisinier le temps de faire frire le poisson, qu'on servit ensuite, moins comme un entremets exquis & délicat, que précieux par la manière dont il avoit été préparé. Les jeunes Filles sortent enfin du vivier. L'eau, qui avoit for-

tement attaché leurs habits ſur leur corps, en laiſſoit voir tous les contours & en faiſoit diſtinguer toutes les parties. Elles repaſsèrent devant le Roi, plus timides, parce qu'elles étoient plus belles. Chacun avoit bien conſidéré, bien loué ces aimables Nymphes ; mais elles ne firent ſur perſonne une ſi profonde impreſſion que ſur le Roi, dont les yeux attentifs les avoient examinées avec tant de volupté, que rien n'eût pu l'arracher à une occupation ſi délicieuſe. Lorſqu'elles ne ſont plus devant lui, il s'en occupe encore, ſe rappelle leurs charmes, leurs graces, leur touchant embarras; il ſent que l'amour ſe gliſſe inſenſiblement dans ſon cœur, mais il ne ſait encore laquelle il préférera, toutes deux ſe reſſemblent, toutes deux feroient ſon bonheur.

Après avoir rêvé pendant quelque temps, il demanda à Meſſire *Néri* quelles étoient ces deux Demoiſelles. Sire, répondit celui-ci, ce ſont mes Filles jumelles; l'une ſe nomme *Ge-*

nèvre la belle, l'autre *Iseul* la blonde. Le Roi vanta de nouveau leurs charmes, & conseilla *Néri* de les marier. Il s'en excusa sur la médiocrité de ses facultés.

Il ne restoit plus que le dessert à servir. Les Naïades reparurent dans un habit nouveau, mais non moins séduisant. Le taffetas léger couvroit leurs membres délicats. Elles portoient, dans des bassins d'argent, les fruits de la saison qu'elles placèrent devant le Roi. S'étant ensuite retirées à l'écart, elles déployèrent les charmes de leur voix harmonieuse, dans une chanson qui commençoit ainsi :

Là, ov'io son giunto amore,
Non si poria cantare lungamente, &c.

Le Roi se crut transporté en Paradis, & imaginoit entendre les concerts des Anges. Quand elles eurent cessé de chanter, elles se jettèrent aux pieds de Sa Majesté, à qui elles deman-

dèrent congé. Le Roi le leur donna, quoiqu'il eût été fort aiſe qu'elles euſſent demeuré plus long-temps.

Dès que le ſouper fut fini, *Charles* remonta à cheval & regagna ſa demeure avec ſa ſuite. Il renfermoit dans ſon cœur la nouvelle paſſion dont il étoit enflammé, & rien n'en avoit encore tranſpiré dans ſa Cour. Cependant, au milieu du tumulte des plus grandes affaires, l'image des deux ſœurs, & ſur-tout de la belle *Genèvre*, ne le quittoit point. Il s'étoit tellement empêtré dans les gluaux de l'amour, qu'il ne pouvoit plus s'en débarraſſer. Il rendoit ſouvent viſite à Meſſire *Néri*, & coloroit de prétextes ſpécieux cette familiarité extraordinaire. Enfin, ſentant qu'il lui étoit impoſſible de réſiſter davantage à l'impétuoſité de ſes deſirs, & ne voyant d'autres moyens, pour les ſatisfaire, que d'enlever celles qui en étoient les objets, il réſolut de le faire, & communiqua ſon deſſein au Comte de *Gui*, digne de ſa confiance par la

haute vertu dont il faisoit profession. Sire, lui dit-il, l'ouverture que vous me faites m'étonne d'autant plus, qu'ayant été, depuis votre enfance, attaché au service de Votre Majesté, je connois mieux que tout autre votre tempérament & vos inclinations. Je ne me suis jamais apperçu, pendant votre jeunesse, que l'amour, la passion naturelle de cet âge, ait eu prise sur vous. Il doit donc me paroître étrange que vous y cédiez maintenant, lorsque la vieillesse est si près de vous. S'il me convenoit de vous donner des leçons, je vous dirois que, dans les circonstances présentes, c'est-à-dire, dans un Royaume à peine conquis, chez une Nation étrangère, fausse & perfide, ayant à terminer les plus grandes affaires, & les négliger pour s'occuper d'un amour frivole, c'est agir, non en Roi magnanime & sage, mais en jeune-homme foible & imprudent. C'est peu encore. Vous voulez, dites-vous, priver un Père de ce qu'il a de plus

cher, un Père qui vous a reçu, qui vous a traité beaucoup mieux qu'il ne pouvoit, & qui, pour vous faire honneur & montrer la confiance qu'il a en votre foi, vous a fait voir ses Filles presque nues! Vous prétendez donc lui ôter la bonne opinion qu'il a de votre sagesse ? Avez-vous d'ailleurs oublié que ce sont les violences commises par le Roi *Mainfroid*, qui vous ont ouvert l'entrée de ce Royaume ? Quelle trahison est comparable à celle que vous voudriez commettre ? Quoi! ravir l'honneur, l'espérance, la consolation d'un Homme qui a été votre hôte ? Songez-vous à ce que l'on diroit de vous ? Peut-être vous croiriez-vous bien excusé en disant : il est Gibelin ? La justice des Rois est-elle donc changée ? Depuis quand leur est-il permis d'abuser de la confiance d'un Homme qui s'est mis sous leur protection pour le perdre, & d'égorger celui qui se précipite dans leurs bras pour se sauver ? Vous avez remporté une grande

victoire ſur *Mainfroid;* vous en avez une plus glorieuſe à remporter ſur vous-même. Vous qui devez être le modèle des autres, ſachez vous vaincre, étouffez des deſirs criminels, & n'imprimez pas ſur votre nom une tache qui le flétriroit à jamais.

Ces remontrances verſèrent l'amertume dans le cœur du Roi, & l'affligèrent d'autant plus, qu'elles étoient juſtes. Il en ſentoit néanmoins tout le poids. Enfin, après avoir pouſſé quelques ſoupirs : mon cher Comte, répondit-il, il n'y a point d'ennemi, quelque redoutable que vous le ſuppoſiez, qu'il ne ſoit plus facile de vaincre avec un peu de courage & d'expérience, que de dompter ſes propres deſirs; mais, quoique l'entrepriſe ſoit difficile, & que j'aie beſoin des plus grandes forces, votre diſcours m'a tellement animé, que je vous prouverai que je ſais commander à moi-même comme aux autres.

Quelques jours après, étant de re-

tour à Naples, il résolut, autant pour éloigner de lui l'occasion de faire quelque lâcheté, que pour récompenser le Chevalier, il résolut, dis-je, de marier les deux Filles de *Neri*, quoiqu'il lui en coutât beaucoup de céder à un autre des attraits qu'il desiroit pour lui-même. Après avoir obtenu le consentement du Père, il donna *Genèvre* la belle à Messire *Maffé de la Palisse*, & *Iseul* la blonde à Messire *Guillaume de la Magna*, tous deux grands Seigneurs & Chevaliers fort renommés par leur valeur. Ce pénible sacrifice fait, il se retira dans la Pouille, le deuil dans l'ame. Enfin, après bien des combats & des peines, il parvint à rompre ses chaînes & à redevenir absolument libre.

Quelqu'un me dira, peut-être, qu'il n'y a rien de fort étonnant à ce qu'un Roi marie deux jeunes Demoiselles : j'en conviens ; mais si l'on ajoute que ce Roi est tout-puissant & amoureux, son action sera vérita-

blement grande. Or c'eſt ce que fit *Charles Premier.* Il ſut honorer la vertu d'un Gentilhomme, récompenſer la beauté de ſes Filles, &, ce qui eſt plus eſtimable encore, ſe dompter lui-même.





NOUVELLE VII.

Le Roi Pierre d'Aragon.

LA GÉNÉROSITÉ du Roi *Charles* fut beaucoup louée, excepté par celles qui étoient de la faction des Gibelins. Le Roi ayant ordonné à Madame *Pampinée* de parler, elle commença ainsi.

Il n'y a personne de raisonnable, MES BELLES DAMES, qui ne joigne ses éloges aux vôtres pour célébrer l'action généreuse du Roi *Charles*, à moins qu'on ne soit prévenu d'ailleurs. Mais son aventure m'en rappelle une de son ennemi, absolument con-

traire, dont une jeune Fille de notre Cité eſt l'héroïne.

LORSQUE les François furent chaſſés de Sicile, il y avoit à Palerme un Apothicaire Florentin, nommé *Bernard Puccin*, père d'une Fille jeune, jolie & prête à marier. *Pierre d'Aragon*, devenu maître du Royaume, ſe livroit, avec ſes Barons, à toutes ſortes de plaiſirs, ſur-tout à ceux de la table & de la joûte. Un jour qu'il prenoit le divertiſſement de la courſe, dans un Tournois, la Fille de *Bernard*, la belle *Liſe*, c'étoit ſon nom, le vit courir, d'une fenêtre où elle étoit, avec pluſieurs Femmes. Elle le conſidéra avec tant d'attention, & ſes traits la frappèrent tellement, que l'amour entra dans ſon cœur avec l'image du Prince. La fête finie, & de retour dans la maiſon de ſon Père, elle ne s'occupa que de ſa paſſion & de

de l'objet qui l'avoit fait naître. Mais comment combler la distance qui la séparoit de son Amant? Dans sa condition, quel espoir pouvoit-elle former? Voilà les réflexions qui la tourmentoient. Cependant elle ne vouloit point renoncer au plaisir d'aimer le Roi, qui, ignorant ses dispositions favorables, vivoit sans songer à elle. Une passion si folle & si constamment entretenue, dans un cœur jeune & ardent, y produisit une mélancolie profonde, qui dégénéra bientôt en une maladie très-dangereuse. Le Père & la Mère, désolés, lui donnoient les secours qu'ils jugeoient nécessaires : tous étoient inutiles; la jeune Fille avoit résolu de mourir.

Cependant il lui prit un jour fantaisie, lorsque son Père lui demandoit ce qui pouvoit lui faire plaisir, de découvrir enfin, avant sa mort, sa passion à l'objet qui la lui avoit inspirée. Il y avoit à la Cour du Roi un Musicien, nommé *Minuce d'Aresse*, qui étoit en faveur; elle pria

ſon Père de le faire venir. Celui-ci, qui crut qu'elle vouloit l'entendre jouer & chanter, le fit venir ſans perdre un moment. Après avoir adreſſé à *Liſe* quelques paroles gracieuſes & conſolantes, le Muſicien pinça doucement ſa guittarre, chanta quelques chanſons ; mais cette muſique, loin de conſoler la malheureuſe *Liſe*, portoit une nouvelle triſteſſe dans ſon cœur, & ne faiſoit qu'alimenter le feu qui la dévoroit. Elle dit enſuite qu'elle vouloit parler ſeule à *Minuce*, & chacun ſe retira. *Minuce*, dit-elle, je vous ai choiſi pour confident d'un ſecret qui me concerne, & qu'il ne faut révéler à aucune autre perſonne qu'à celle que je vous nommerai. Je vous ſupplie de m'aider en ce qui dépendra de vous. Sachez, mon Ami, que le jour où le Roi célébra ſon avénement à la couronne, je le vis ; un trouble inconnu s'éleva ſoudain dans mon ame éperdue, & l'amour y porta tous ſes feux. Je ſens tout le ridicule d'une telle paſſion ; mais, ne

pouvant l'éteindre, j'ai résolu de mourir pour me délivrer des tourmens que j'endure ; voilà ce qui m'a réduite en l'état où vous me voyez. Mais je mourrois moins désolée, si le Roi pouvoit être instruit de son triomphe. Ne pouvant le faire par moi-même, j'ai jetté les yeux sur vous, qui êtes plus à portée que personne de vous charger de ce message & de le remplir adroitement. Ne me refusez pas cette grace, je vous en conjure. Ajoutez-y celle de venir m'en annoncer le succès, & je quitterai ensuite, sans regret, une vie où je n'apperçois que des malheurs Elle dit & se tut en pleurant.

Minuce, étonné d'une pareille confidence, hésita quelque temps ; mais réfléchissant que, sans blesser l'honnêteté, il pouvoit servir cette Fille malheureuse : *Lise*, lui dit-il, je vous jure, & croyez-en mes sermens, que, loin de vous blâmer, je vous loue d'avoir si bien placé votre tendresse. Comptez sur mes bons offices ; soyez

H 2

persuadée, qu'avant qu'il soit trois jours, je vous apporterai des nouvelles consolantes, &, pour ne point perdre de temps, je vous quitte. *Lise* lui fit de nouvelles instances, & lui souhaita un heureux succcès.

Minuce alla trouver *Nicolas de Sienne*, le meilleur des Poëtes de son temps, & le supplia de lui faire la Chanson suivante.

Vas dire, Amour, au Chevalier que j'aime
Que, d'une ardeur extrême,
Je me sens consumer pour lui,
Et que, n'osant le lui dire moi-même,
Je me meurs de langueur, de tristesse & d'ennui.

Dieu des Amans, je t'en conjure,
Vas trouver cet objet charmant,
Et traces-lui bien la peinture
Du mal que je souffre en aimant.
Dis-lui que je languis, que je brûle & l'adore,
Et que, ne voyant pas que je puisse guérir
Du feu secret qui me dévore,
S'il n'a pitié de moi, je vais bientôt mourir.

Déclare lui, puissant Dieu que j'implore,
Ce qu'à toi seul j'ose enfin découvrir.

Jamais, depuis qu'il me captive,
Je n'osai lui faire entrevoir,
Tant je suis timide & craintive,
Que tu m'as mise en son pouvoir :
Ce qui me rend la mort plus amère & plus dure,
Mais, dans l'excès cruel de l'amoureuse ardeur,
Si, pour soulager ma torture,
Je la faisois connoître à ce charmant vainqueur,
Je doute, hélas! que tout ce que j'endure,
Pût l'attendrir & me gagner son cœur.

Puisque donc je me suis contrainte
Jusqu'aujourd'hui pour lui cacher
Le trait dont mon ame est atteinte,
Et que je ne puis l'arracher;
Amour, de mon tourment donne-lui connoissance,
Au moins rappelle-lui le jour de ce tournois,
Jour signalé par sa vaillance,
Où je ne fus que trop témoin de ses exploits.

Il fut vainqueur au combat de la lance,
Vainqueur de tous & le mien à-la-fois.

Minuce composa, sur ces paroles, un air tendre & doux analogue au sujet. Le troisième jour, il se présenta au dîner du Roi, qui lui commanda de chanter quelque chose. Il pinça sa guittare avec tant de mollesse, il chanta avec tant de vérité les expressions d'un amour malheureux, que tous les spectateurs, & sur-tout le Roi, immobiles de plaisir & d'étonnement, sembloient être en extase. Quand il eut fini, le Roi lui demanda d'où venoit cette Chanson, qu'il n'avoit jamais entendue. Sire, répondit-il, il n'y a pas encore trois jours que les paroles & la musique sont faites, & le Roi lui en demandant le motif & l'objet : je n'oserois le dire à d'autre qu'à Votre Majesté, ajouta-t-il. Le Roi, curieux de l'entendre, le fit venir dans son appartement. *Minuce* lui conta alors tout ce qu'il avoit appris. Le Roi, flatté de cette nou-

velle, donna des éloges à *Lise*, ajoutant qu'une Fille aussi honnête, aussi aimable, étoit bien faite pour inspirer de la compassion, & qu'il pouvoit, de sa part, aller la consoler, & lui annoncer que, ce jour même, il la verroit sur le soir.

Minuce, au comble de la joie, cours sans s'arrêter nulle part, raconter à la jeune Fille le succès de son entreprise. Il lui détaille tout ce qu'il a fait, lui répète l'heureuse Chanson qui lui avoit été d'un si grand secours. *Lise* fut si joyeuse & si contente, que, dès cet instant-là même, sa maladie diminua visiblement. Elle attendit, non sans un peu d'impatience, l'heure fortunée où elle devoit voir son Maître & son Amant. Le Roi, qui étoit bon & généreux, s'étant rappelé les discours de *Minuce* & la beauté de *Lise*, n'en eut que plus d'empressement de la voir & de la consoler. A l'heure dite, il monte à cheval, comme pour aller à la promenade, se rend devant la maison de l'Apothicaire, &

ayant fait dire qu'on lui ouvrit son jardin, il y descendit, s'y promena quelque temps, puis il demanda à l'Apothicaire où étoit sa Fille, s'il ne l'avoit pas encore mariée. Sire, répondit l'Apothicaire, elle ne l'est pas encore; depuis fort long-temps une maladie de langueur la consume, & ce n'est que depuis ce matin que ses douleurs semblent un peu affoiblies. Le Roi comprit fort bien ce que signifioit cette meilleure santé. Ce seroit dommage, dit-il, que le monde fût privé d'une si belle personne; je veux aller la voir. Il monte dans sa chambre accompagné de deux personnes seulement, s'approche du lit où la jeune Fille, un peu soulevée sur son oreiller, l'attendoit avec impatience. Que veut dire ceci, dit-il lui prenant la main, ma belle enfant? vous qui êtes faite pour inspirer le plaisir, vous vous laissez déchirer par la douleur. Pour l'amour de moi, rétablissez-vous, reprenez votre première santé. La jeune Fille, qui sentoit pres-

ſer ſes mains des mains d'un Amant adoré, quoiqu'elle éprouvât un peu d'embarras, reſſentoit dans le fond de ſon cœur la joie la plus vive. Hélas! Sire, répondit-elle, la maladie dont vous me voyez accablée ne vient que d'avoir voulu me charger d'un fardeau peu proportionné à la foibleſſe de mes forces; mais vos bontés vont bientôt m'en délivrer. Le Roi comprenoit très-bien le ſens de ces expreſſions couvertes, & ne l'en admirant que davantage, maudiſſoit tout bas la fortune qui l'avoit fait naître dans une condition ſi obſcure. Après avoir demeuré quelque temps avec la Malade, & lui avoir donné toutes les conſolations qu'il ſavoit capables de faire impreſſion ſur elle, il ſortit.

L'humanité du Roi fut fort louée, & fit grand honneur à l'Apothicaire & à ſa Fille. Celle-ci, plus ſatisfaite de cette glorieuſe viſite qu'Amante l'ait jamais été des plus grandes faveurs de ſon Amant, entrevoyant quelque lueur d'eſpérance, guérit

bientôt & devint plus belle que jamais.

Cependant le Roi délibéra, avec la Reine, de quelle manière il devoit récompenser un amour si vif. Montant un jour à cheval avec plusieurs Seigneurs de sa Cour, il se rendit dans la maison de l'Apothicaire. La Reine, accompagnée de quelques Dames, y vint bientôt après. On fit appeler l'Apothicaire & sa Fille. Aimable Fille, dit le Roi à celle-ci, l'amitié que vous avez pour moi vous fait grand honneur dans mon esprit; je veux vous en récompenser. Vous êtes en âge d'être mariée; c'est moi qui choisirai votre Mari. Cependant je serai toujours votre Chevalier, & je ne veux d'autre prix de mon dévouement qu'un seul baiser.

Lise, que la honte faisoit rougir, répondit que la volonté du Roi seroit la sienne, ajoutant: Sire, je suis persuadée qu'il n'y a personne qui ne taxât de folie l'amour que j'ai eu pour vous, & qui ne crût que cette passion

étoit le ridicule effet d'un ridicule oubli de mon état, & fur-tout du vôtre. Mais Dieu, qui feul peut lire dans le cœur des mortels, fait qu'au même inftant où vous fites fur mon cœur une fi vive impreffion, je me rappelai que vous étiez Roi & moi Fille de *Bernard* l'Apothicaire, & qu'il me convenoit mal d'élever fi haut mes foupirs. Mais vous favez mieux que moi qu'on ne commande pas à fon cœur, qu'on n'aime pas à fon choix, & qu'on eft entraîné par un penchant involontaire. J'ai fouvent effayé de combattre ce penchant ; mais, vains efforts ! je vous ai aimé, je vous aime, & vous aimerai toujours. Il eft vrai que, dès que je fentis cet amour s'emparer de toutes les facultés de mon ame, je réfolus de fubordonner toutes mes volontés aux vôtres. Ainfi, non-feulement j'épouferai & aimerai le Mari que vous voulez que j'époufe & que j'aime, mais, fi vous le defiriez, je me jetterois dans un brâfier ardent. Quant à l'of-

fre que vous me faites d'être mon Chevalier, vous, qui êtes mon Roi, vous sentez que cela ne me convient pas, & je ne veux point y répondre, non plus qu'à la demande du baiser, que je ne vous accorderai qu'avec la permission de la Reine. Dieu veuille vous payer de vos bontés & de celles de la Reine pour moi, car je ne puis vous témoigner les sentimens de reconnoissance dont je suis pénétrée.

La Reine fut contente de la réponse de *Lise*, & trouva cette Fille aussi sage que le Roi la lui avoit annoncée. Le Roi fit appeler le Père & la Mère, qui étoient du secret, & un jeune Gentilhomme, peu doué des dons de la fortune, & qui se nommoit *Perdicon*. Il mit plusieurs anneaux dans la main de celui-ci, & lui fit épouser *Lise*. Il leur donna ensuite, outre plusieurs bijoux de très-grand prix, Ceffalu & Calatabelloté, deux terres d'un très-grand revenu, en disant à *Perdicon* : nous te donnons cela pour le mariage de

ta

ta Femme ; tu recevras à l'avenir d'autres preuves de notre bienveillance. Maintenant, dit-il à *Lise*, voulez-vous bien permettre que je recueille le fruit de votre amour, &, sans attendre de réponse, il lui donna un baiser sur le front.

Perdicon, *Lise* & ses parens, tout le monde fut content. On célébra les noces avec magnificence. Le Roi, fidèle à sa promesse, fut toute sa vie le Chevalier de la jeune Mariée, &, dans tous les faits d'armes, il parut toujours avec des devises qu'elle lui envoyoit.

C'est par de pareilles actions qu'on mérite l'attachement de ses sujets, qu'on donne l'exemple de la bienfaisance, & qu'on obtient une réputation glorieuse & immortelle ; mais c'est ce dont les grands Seigneurs s'embarrassent peu aujourd'hui. Ils ne se distinguent des autres Hommes, que par la cruauté & la tyrannie.



NOUVELLE VIII.

Les deux Amis.

DÈS que MADAME PAMPINÉE eut cessé de parler, & qu'on eut donné, à la générosité de *Pierre d'Aragon*, les éloges qu'elle méritoit, Madame *Philomène*, par ordre du ROI, prit la parole. MESDAMES, dit-elle, qui ignore que les actions grandes & belles sont au pouvoir des Rois, & que leur caractère particulier doit être la générosité? Ainsi, celui d'entr'eux qui fait le bien, quoiqu'il ne fasse que ce qu'il peut & que ce qu'il doit, mérite des éloges;

mais en mérite beaucoup moins que le particulier, qui, avec moins de puiſſance & des obligations moins étroites, fait les mêmes actions. Puiſque vous avez loué le Roi *Pierre*, je ne doute pas que d'autres, d'une condition inférieure, n'aient part à votre admiration. Je vais donc vous conter une Nouvelle où vous verrez deux Citoyens, unis par la plus étroite amitié, ſe diſputer de générolité.

DU TEMPS d'*Octave-Céſar*, qui n'avoit pas encore le nom d'*Auguſte*, mais qui gouvernoit l'Empire Romain ſous le titre de *Triumvir*, il y avoit à Rome un Gentilhomme, nommé *Publius-Quintus-Fulvius*. Son Fils, nommé *Titus-Quintus-Fulvius*, doué d'un bon eſprit, & animé d'un

goût vif pour les ſciences, fut envoyé à Athènes pour y apprendre la Philoſophie. Son Père le recommanda à un Athénien, nommé *Crémès*, ſon ancien ami. Celui-ci le logea dans ſa propre maiſon, & le fit étudier, avec ſon Fils, ſous le Philoſophe *Ariſtipe*. Le jeune Athénien ſe nommoit *Giſippus*. L'analogie de l'âge & du caractère, l'application aux mêmes exercices, l'habitude de vivre ſous le même toît établirent entre ces deux jeunes Etudians l'amitié la plus tendre, qui ne finit qu'à leur mort. Ils n'avoient de bons momens que ceux qu'ils paſſoient enſemble, & comme ils étoient doués tous deux d'un eſprit pénétrant & actif, ils s'élevèrent bientôt l'un & l'autre aux ſublimes hauteurs de la Philoſophie, & partageoient entr'eux, ſans jalouſie, les louanges & l'admiration des perſonnes éclairées. *Crémès*, dont le cœur avoit peine à lès diſtinguer, voyoit, avec la plus grande ſatisfaction, cette union ſi belle, & il y

avoit déjà trois ans qu'il en avoit été témoin, ſans y appercevoir la plus légère altération, lorſque la mort vint terminer les jours de ce Vieillard. Les deux jeunes Hommes portèrent un deuil égal, & les Amis de *Crémès* auroient eu peine à diſtinguer le véritable Fils, & lequel des deux avoit plus beſoin de conſolation.

Quelques mois après, les parens de *Giſippus* vinrent le voir; là, d'accord avec *Titus*, ils lui conſeillèrent de ſe marier, & lui propoſèrent une jeune Demoiſelle, qui joignoit à une grande naiſſance une plus grande beauté. Elle étoit Citoyenne d'Athènes, ſe nommoit *Sophronie*, & n'avoit guères plus de quinze ans. Le jour des noces approchant, *Giſippus* pria ſon Ami de l'accompagner chez ſa future Epouſe, qu'il n'avoit point encore vue. Arrivés dans ſa maiſon, elle les accueille gracieuſement & ſe place au milieu d'eux. Le Romain, qui étoit bien aiſe de connoître la beauté de celle que ſon Ami devoit

épouser, la considéra avec la plus grande attention. Ce dangereux examen eut l'effet qu'il étoit aisé de prévoir; *Titus* devint, dans un moment, le plus amoureux des hommes: chaque trait de la belle *Sophronie* avoit fait sur son cœur la plus profonde impression. Les deux Amis, de retour chez eux, *Titus* se retira dans son appartement; là, livré à ses réflexions, l'image de sa Maitresse se présente sans cesse à ses yeux, il ose s'en occuper, il ose la considérer de nouveau, détailler tous ses charmes, & attise par-là le feu qui le dévore intérieurement. S'appercevant enfin du progrès de sa passion, ô malheureux *Titus!* s'écria-t-il, en poussant des soupirs brûlans, où adresses-tu tes pensées, où oses-tu placer tes amours & tes espérances? Les bienfaits, les honneurs que tu as reçus de *Crémès* & de sa famille, l'amitié qui règne entre son Fils & toi, tout ne te fait-il pas une loi de respecter celle qu'il s'est promis d'épouser?

Songes-tu bien quelle eſt celle que tu veux aimer? Où t'entraînent les aveugles tranſports d'un amour inconſidéré & les illuſions d'une fauſſe eſpérance? Ouvre les yeux, reconnois-toi. Rappelle la raiſon qui t'a abandonné, mets un frein à l'intempérance d'une imagination déréglée, donne un autre but à tes deſirs & un autre objet à tes penſées. Tandis qu'il en eſt temps encore, combats, réſiſte & dompte-toi toi-même. Ce que tu veux n'eſt ni raiſonnable ni honnête; & quand tu ſerois auſſi ſûr que tu l'es peu de réuſſir dans tes projets, l'honneur, l'amitié, le devoir te feroient une loi d'y renoncer. Que feras-tu donc, *Titus ?* tu écouteras la raiſon & tu fuiras un amour qu'elle déſapprouve. Mais bientôt *Sophronie* lui apparoît plus belle & plus touchante; cette image fait évanouir ſes réſolutions, & lui fait condamner ſes premiers diſcours. Hélas! dit-il, quels faux préjugés m'égarent! ne ſais-je pas que les loix de l'amour, ſupé-

rieures à toutes les autres, les détruisent toutes, sans égard pour l'amitié ni pour la divinité même ? Combien de fois n'a-t-on pas vu un Père amoureux de sa Fille, un Frère de sa Sœur & une Marâtre rechercher son Beau-fils ? tout cela est sans doute plus criminel, plus monstrueux que de voir un Ami amoureux de la Femme de son Ami. Mille exemples doivent me rassurer. D'ailleurs je suis jeune, & la jeunesse est sous l'empire immédiat de l'amour. Il est donc tout naturel que ce qui plaît à l'amour me plaise aussi. Les actions réfléchies & sensées appartiennent à la maturité de l'âge : dans l'effervescence du mien, je ne puis avoir d'autres volontés que celles de l'amour ; les attraits de *Sophronie* méritent les hommages de l'univers : qui pourroit donc me blâmer de n'avoir pas été seul insensible ! Je ne l'aime point précisément parce qu'elle doit être l'Epouse de mon Ami ; fût-elle la Femme de tout autre, je l'aimerois

de même. Dans ceci, c'eſt moins ma faute que celle de la fortune qui l'a adreſſée à *Giſippus* plutôt qu'à tout autre, & puiſqu'il eſt inévitable que ſes charmes ſoient adorés, ſon Mari doit être plus content que ce ſoit par moi, que par un inconnu.

Ces réflexions, qui lui paroiſſoient on ne peut pas plus juſtes, lui font pitié le moment d'après. Il en rougit, il les quitte, il y revient, il paſſe le jour & la nuit dans ces flux & reflux d'opinions, de deſſeins qui ſe croiſent, ſe combattent & ſe détruiſent tour-à-tour. Au bout de quelques jours, il perd & l'appétit & le ſommeil, & ſon corps, accablé par les violentes agitations de ſon ame, ſuccombe enfin.

Giſippus, qui avoit remarqué la noire mélancolie dont ſon Ami étoit dévoré, le voyant malade, étoit dans les plus grandes inquiétudes. Il ne quittoit point ſon lit, il s'efforçoit de le ſoulager, & lui demanda ſouvent, avec les plus vives inſtances,

la cause & l'origine de sa maladie. *Titus* le paya long-temps par des confidences dont la fausseté n'échappa pas à sa pénétration ; mais enfin, vaincu par ses instances réitérées, *Gisippus*, lui dit-il, les larmes aux yeux, si telle eût été la volonté des Dieux que je mourusse, j'aurois vu avec plaisir le terme de ma carrière. Car ayant eu l'occasion d'éprouver ma constance & ma vertu, l'une & l'autre, je rougis de le dire, ont été vaincues. Mais j'attends la mort comme le juste châtiment de ma lâcheté. Je vais te montrer combien je suis vil & indigne de ton amitié ; ce n'est qu'à toi, à toi seul que je puis faire une pareille confidence. Il lui raconta alors son aventure, lui indiqua la naissance, lui développa les progrès de son amour, lui fit part des combats qu'il avoit essuyés, & lui avoua, en rougissant, de quel côté étoit restée la victoire. Il ajouta à ces aveux humilians & pénibles, que, sentant combien sa passion étoit déraisonnable &

indigne d'un honnête homme, il avoit résolu, pour s'en punir, de se laisser mourir, chose dont il espéroit bientôt venir à bout.

A ce discours, à ces larmes *Gisippus* étonné resta quelque temps sans répondre. Quoique son amour ne fût pas bien vif, il l'étoit assez pour combattre un moment sa générosité, mais elle reprit bientôt l'ascendant qu'elle avoit perdu, & lui fit conclure que la vie de son Ami lui étoit plus chère que la possession de *Sophronie*. Dans cette idée, & les larmes de *Titus* sollicitant les siennes, *Titus*, lui répondit-il, en pleurant : si les reproches pouvoient avoir lieu dans une circonstance où tu as si besoin de consolation, je me plaindrois à toi de toi-même, d'avoir pu cacher si longtemps à ton Ami l'ardente passion dont tu es consumé. Tes doutes sur son honnêteté t'ont peut-être engagé à en faire un mystère ; mais sache que rien de ce qui se passe dans notre cœur ne doit être caché à l'ami-

tié : elle dôit y lire nos ſentimens pour les approuver s'ils ſont honnêtes, & les blâmer avec courage s'ils ne le ſont pas. Mais laiſſons tout cela & venons à ce qui t'intéreſſe, & ſurtout dans ce moment-ci. Si tu aimes *Sophronie*, je n'en ſuis point ſurpris; je le ſerois ſi tu ne l'aimois pas. Sa grande beauté a dû faire d'autant plus d'impreſſion ſur ton cœur, que ſa noble ſenſibilité ſaiſit avidement tout ce qui porte, comme elle, un caractère d'excellence & de rareté. L'amour que tu as pour elle eſt donc raiſonnable; mais tu ne l'es pas de te plaindre de la fortune, qui me la donne pour femme, penſant, quoique tu ne me l'avoues pas, que, ſi elle étoit à quelqu'autre, tu pourrois l'aimer avec moins de ſcrupule & plus de ſécurité. Mais conviens, ſi tu as conſervé ton ancienne ſageſſe, que, pour ton bonheur & tes intérêts, elle ne pouvoit tomber en de meilleures mains que les miennes. Car tout autre ſans doute, dans la poſition où je

Je me trouve, eût préféré sa satisfaction à la tienne. Tu dois espérer toute autre chose de moi, si tu me crois autant ton ami que je le suis en effet. Depuis que l'amitié nous unit, il ne me souvient pas d'avoir eu rien que je n'aie partagé avec toi, & dont tu n'aies été aussi maître que moi-même. Je ne ferois point d'exception dans le cas présent, quand les affaires seroient plus avancées qu'elles ne le sont; mais elles ne le sont pas assez pour que ce qui m'étoit destiné ne puisse devenir, sans blesser l'honnêteté ni la bienséance, ton légitime partage. Crois qu'il en sera ainsi; & si je refusois, dans cette occasion, de subordonner ma volonté à la tienne, que pourrois-je penser moi-même de l'amitié que je t'ai vouée? Il est vrai que je suis déjà fiancé avec *Sophronie*, que j'attendois le jour de mon mariage avec l'impatience de l'amour; mais, puisque cette passion a dans ton cœur plus d'énergie que dans le mien, parce que tu sais mieux

connoître le mérite de celle qui en est l'objet, je te promets qu'elle entrera chez moi, non comme mon Epouse, mais comme la tienne. Chasse donc ton noir chagrin, bannis ces idées noires qui te travailloient, cette mélancolie qui te minoit sourdement, reprends ta santé, tes forces & ton enjouement, & attends dans la joie & la tranquillité la récompense que je ne saurois refuser sans lâcheté à la plus généreuse amitié qui fut jamais.

A ce discours de son Ami, *Titus* sentit redoubler sa honte, dont la douce espérance de posséder ce qu'il aimoit ne pouvoit diminuer le sentiment. La raison lui faisoit voir que, plus la générosité de *Gisippus* étoit grande, moins il devoit souffrir qu'il exerçât. Combattu, attendri, ses larmes, ses sanglots permirent à peine un passage à cette réponse : Ami, ce que tu fais m'indique assez ce que je dois faire moi-même. A Dieu ne plaise que je reçoive pour Epouse celle que Dieu t'a donnée pour telle, parce

qu'il t'en a cru le plus digne. S'il eût voulu que cette Femme m'appartînt, il ne te l'auroit pas destinée. Jouis avec plaisir du choix qu'il a fait de toi, remplis les volontés de son conseil secret, & laisse me consumer dans les larmes qu'il m'a réservées ; le temps m'aidera à vaincre ma douleur, & tes desirs seront remplis, ou je succomberai à son excès, & mes peines seront terminées. *Titus*, reprit *Gisippus*, si notre amitié peut me permettre de te forcer à me complaire en quelque chose, & t'engager à m'obéir, c'est dans cette occasion que je veux déployer son autorité ; je te le répête, *Sophronia* sera ton Epouse. Je sais assez quelle est la force & la puissance de l'amour ; je sais que plus d'une fois il a conduit les Amans à une fin malheureuse, & je te vois si affoibli, que je ne crois pas possible que tu résistes à la douleur : tu serois vaincu, tu tomberois sous le fardeau qui t'accable, & crois-tu que ton Ami puisse te survivre ? Ainsi,

quand je ne confidérerois que mes intérêts, que je ne confulterois que le défir de ma propre confervation, il faudroit que tu époufaffes *Sophronie.* Tu l'aimes trop pour pouvoir aimer ailleurs ; aucune autre Femme ne te fera jamais auffi chère, ne te paroîtra auffi aimable : pour moi, je me fens affez de réfolution pour m'en détacher & porter mes affections d'un autre côté ; je travaillerai par-là à notre fatisfaction commune. Je ferois moins généreux fi les Femmes étoient auffi rares que les Amis ; mais, comme il m'eft plus aifé de trouver une autre Femme que de rencontrer jamais un Ami tel que toi, je ne balance point entre ces deux facrifices. C'eft pourquoi, fi mes prières ont fur toi quelque pouvoir, je te fupplie de diffiper le noir chagrin qui te ronge, de vivre dans la plus douce tranquillité, & d'attendre de l'amitié le prix de l'amour.

Quoique *Titus* eût encore quelque honte d'accepter *Sophronie*, & qu'il

voulut persister dans son refus, cependant, séduit par le discours de *Gisippus* & sur-tout par sa passion : Ami, répondit-il, d'un ton qui annonçoit le trouble de son ame, si je fais ce que tu veux & ce dont tu me pries, je ne sais si je céderai plus à mon penchant qu'à tes desirs; mais, puisque ta générosité est si grande qu'elle ne veut point écouter mes justes refus, j'accepte tous les dons que tu me veux faire. Sois sûr que je n'oublierai jamais que je te suis redevable, non-seulement de la personne que j'aime le plus, mais de ma propre vie. Le plus ardent de mes souhaits est que les Dieux me mettent quelque jour à portée de te prouver toute l'étendue de ma reconnoissance !

Il ne fut donc plus question que de chercher les moyens de faire réussir la chose. Pour venir à bout de notre dessein, répliqua *Gisippus*, voici, ce me semble, la route que nous devons tenir. Tu sais que *Sophronie* ne m'a été accordée qu'après beaucoup

de négociations entre mes parens & les siens. Si j'allois dire à présent que je ne la veux point, quel scandale un pareil refus ne causeroit-il pas ! je mettrois la division dans l'une & l'autre famille. Cependant cela ne m'inquiéteroit guères, si par-là je pouvois te rendre maître de l'objet de tes desirs. Mais ce moyen est fort douteux, & il pourroit fort bien arriver que tu ne profitasses pas de mon sacrifice, & que ses parens ne la mariassent à un autre. Ainsi, il me paroît à propos, sauf ton meilleur avis, de continuer & d'achever ce que j'ai commencé. J'amenerai *Sophronie* dans ma maison, je ferai les noces; le soir, dans le plus grand secret, tu iras coucher avec elle, comme avec ta Femme. Ensuite, lorsque les circonstances le permettront, nous rendrons l'aventure publique. Qu'on agrée ou qu'on n'agrée pas ce mariage clandestin, il sera fait, & il ne sera au pouvoir de personne d'en briser les nœuds. *Titus* goûta fort cet

expédient, & il ne fut pas plutôt rétabli que ſon Ami reçut *Sophronie* dans ſa maiſon. Les noces furent magnifiques. La nuit venue, les Dames mirent la nouvelle Epouſe dans le lit de ſon Mari & chacun ſe retira. L'appartement de *Titus* joignoit celui de *Giſippus*, & l'on pouvoit paſſer de l'un dans l'autre. *Giſippus* ayant éteint les lumières, paſſa dans l'appartement de ſon Ami, & lui dit d'aller ſe coucher avec ſa Femme. *Titus*, honteux & un peu humilié d'une générosité ſi grande & ſi ſoutenue, fit des difficultés pour y aller, mais ſon Ami, toujours franc, & dont les ſentimens étoient à toute épreuve, fit ſi bien qu'il l'y détermina. *Titus* ne fut pas plutôt avec elle, qu'il ſe mit à la carreſſer, & lui demanda tout bas, en lui ſerrant la main, ſi elle vouloit être ſa Femme. *Sophronie*, qui le prenoit pour *Giſippus*, répondit par un *ouï* plein de douceur. Je brûle auſſi d'être votre Epoux, reprit *Titus*, &, en diſant cela, il lui mit au doigt

un anneau de grand prix. Après cette cérémonie, qu'il jugea néceſſaire, il jouit des droits d'époux & goûta les plaiſirs d'un Amant heureux.

Sur ces entrefaites, *Titus* ayant perdu ſon Père, il reçut des lettres où on lui mandoit de revenir promptement à Rome pour mettre ordre à la ſucceſſion. Comme ces lettres étoient preſſantes, il réſolut de partir ſans délai avec *Sophronie*, ce qui ne pouvoit s'exécuter qu'elle ne fût inſtruite de ce qui s'étoit paſſé à ſon ſujet. *Giſippus* ſe chargea de ce ſoin & lui déclara l'état des choſes. La Belle n'en pouvoit rien croire. Mais *Titus*, pour lui certifier la vérité de ſon union avec elle, lui rappela pluſieurs particularités ſecrètes que ſon Mari ſeul pouvoit connoître, ce qui l'étonna beaucoup. Après avoir exhalé ſa douleur en plaintes & en reproches ſur le tour qui lui avoit été joué, elle alla trouver ſes parens à qui elle conta ſon aventure. Ils furent fort ſcandaliſés & eurent beaucoup de déplaiſir

de cette tromperie. La famille même de *Gisippus* fut très-mécontente de sa conduite ; mais les premiers, comme les plus intéressés, firent grand bruit, & disoient hautement que *Gisippus* méritoit une punition exemplaire. Celui-ci faisoit tête à l'orage en soutenant que sa conduite n'avoit rien de blàmable, qu'on devoit, au contraire, lui savoir gré d'avoir donné à *Sophronie* un Mari qui l'aimoit passionnément, & beaucoup plus digne que lui d'être uni à son sort.

Titus, témoin de tous ces débats dont il étoit l'unique cause, en avoit un chagrin extrême, & ne cessoit d'en témoigner ses regrets à son Ami. Mais enfin, connoissant l'esprit des Athéniens, & sachant qu'ils étoient d'humeur à faire grand bruit lorsqu'ils trouvoient peu de gens, & au contraire, à céder aussi-tôt qu'on leur opposoit du courage & de la vigueur, il prit la résolution de mettre fin à leurs propos par une action qui annonçoit un cœur Romain & l'esprit

Athénien. Il assembla, dans cette intention, dans un Temple, les parens de *Sophronia* & de *Gisippus*, &, accompagné de son Ami seulement, il leur parla ainsi : « Plusieurs Philosophes croient que toutes les actions des Hommes ne sont qu'une suite nécessaire des decrets éternels de la Divinité, & que tout ce qui se fait a été ordonné par elle. D'autres bornent cette nécessité aux choses passées ; quelques-uns soutiennent qu'elle s'étend également sur le passé, le présent & l'avenir. Ces opinions réunies ou divisées font voir, à quiconque veut y faire attention, que c'est disputer de sagesse avec la Divinité même, que de condamner ce qui est fait & qui ne peut se détruire. Si les Dieux sont infaillibles, comme nous devons le croire, quelle folie, quelle grossière présomption, & quelle punition ne mérite-t-on pas de trouver à redire à ce qu'ils font ou à ce qui s'est fait par leur ordre ? Or, n'êtes-vous pas du nombre de ces

téméraires, de ces présomptueux, vous, qui ne cessez de blâmer mon mariage avec *Sophronie* que vous avez cru marier avec *Gisippus?* Vous, qui ne voulez pas réfléchir qu'il étoit ordonné de toute éternité qu'elle seroit ma Femme & non celle de mon Ami ? Mais, sans chercher à m'appuyer des décrets de la Providence, dure à quelques-uns & impénétrable à tous, supposons que les Dieux ne se mêlent point de nos actions, & bornons-nous aux raisons purement humaines. Pour cet effet, je serai obligé de faire deux choses bien opposées à mon caractère, l'une, de me louer un peu, l'autre de censurer autrui; mais, comme dans l'un & l'autre cas je n'ai besoin que de la vérité, ne craignez pas que je la déguise dans la moindre chose. Je commence par vous dire, que rien n'est moins raisonnable & n'annonce plus l'aveuglement de la fureur, que vos plaintes, vos déclamations, vos sarcasmes contre *Gisippus*, sous pré-

texte qu'il m'a donné pour Femme celle que vous lui aviez destinée. Et, véritablement, loin de voir dans cette action quelque chose de blâmable, je n'y trouve rien qui ne me paroisse digne d'éloge, 1°. parce qu'il a fait le devoir d'un ami; 2°. parce qu'il a agi plus sagement que vous n'auriez fait. Je ne veux pas vous développer ici les saintes loix de l'amitié; je me contenterai d'observer que ses liens sont, à bien des égards, plus forts & plus étroits que ceux de la parenté. En effet, c'est la fortune qui nous donne nos parens, c'est notre propre choix qui nous donne nos amis. Si *Gisippus* a préféré la conservation de ma vie à celle de votre bienveillance, faut-il donc s'en étonner? Mais je viens à la seconde partie de ma division, où je veux vous montrer qu'il a été plus sage que vous; car il me semble que vous n'avez pas une meilleure idée des loix de l'amitié, que des décrets de la Providence des Dieux.

Votre

Votre dessein étoit de donner *Sophronie* à un jeune Philosophe : *Gisippus* l'a donnée aussi à un jeune Philosophe ; vous à un Athénien, lui à un Romain ; vous à un Noble & honnête Homme, lui à un Homme d'une naissance plus illustre & d'une probité aussi exacte ; vous à un riche, lui à un plus riche ; vous à un Homme qui l'aimoit peu & qui la connoissoit à peine, lui à un Homme qui l'adoroit & qui mettoit dans sa possession tout le bonheur de sa vie. Mais, afin qu'on ne puisse me rien contester de ce que j'avance, examinons tout par parties. Pour prouver que je suis jeune & Philosophe, mon visage & mes études suffisent. *Gisippus* & moi sommes du même âge, & avons suivi ensemble, d'une ardeur égale, les mêmes études. Il est aussi incontestable qu'il est Athénien, & que moi je suis Romain. Mais, si l'on dispute sur la gloire des deux Nations, je dirai que Rome est libre, Athènes tributaire ; que Rome commande au

monde, & qu'Athènes obéit à Rome; que Rome se distingue, par ses forces, son gouvernement & les lettres, & qu'Athènes n'est illustre que par ce dernier avantage. Quoique je fasse ici peu de figure, & que vous ne voyez en moi qu'un simple Etudiant, sachez pourtant que je ne suis pas né dans la fange du peuple. Mes maisons, les places publiques sont ornées des statues de mes Ancêtres; &, si vous lisez nos annales, vous verrez que les *Quintus* ont souvent reçu les honneurs du triomphe, & que leurs descendans jusqu'à moi, loin de diminuer la gloire de notre nom, n'ont fait qu'y ajouter un nouveau lustre. Je me vanterois de mes richesses, si je ne me souvenois que la noble pauvreté étoit autrefois le partage des Héros Romains; mais si l'ignorance aveugle de la multitude me faisoit un reproche de me taire sur cet article, je lui répondrois que j'ai des trésors nombreux, non parce que je les ai enviés & recherchés, mais parce

que la fortune me les a donnés. Je sens qu'il vous eût été agréable que *Gisippus*, étant votre concitoyen, fût votre allié. Mais vous serai-je moins utile à Rome qu'il eût pu vous l'être à Athènes? Vous aurez en moi, dans la Capitale du monde, un ami prompt & actif, un protecteur & un appui pour vos affaires publiques & particulières. Je conclus donc de tout cela qu'on ne peut, sans injustice ou sans aveuglement, disconvenir que *Gisippus* n'ait agi plus sagement que vous n'auriez fait : je conclus encore que *Sophronie* est bien mariée, puisqu'elle est la Femme de *Titus-Quintus-Fulvius*, homme d'une noblesse ancienne, d'une fortune immense, Citoyen de Rome & ami de *Gisippus*. Quiconque le trouve étrange, en murmure & s'en plaint, ignore absolument les convenances. Peut-être y en a-t-il qui trouvent à redire, non au fait, mais à la forme; qui regardent comme peu décent que *Sophronie* soit devenue ma Femme, clan-

destinement, sans avis, sans conseil de parens. Est-ce donc une chose si rare & si étonnante ? Je ne citerai pas pour exemple tant de Femmes qui ont choisi leurs Maris contre la volonté positive de leurs parens, tant d'autres qui ont pris la fuite avec leurs Amans, ou qui ont forcé la volonté de ceux à qui elles étoient subordonnées par une grossesse prématurée ; *Sophronie* n'est dans aucun de ces cas. *Gisippus* me l'a donnée avec tout l'ordre, toute la discrétion que la sévérité la plus scrupuleuse pouvoit exiger. Quelques-uns m'objecteront peut-être qu'elle a été mariée par celui qui n'avoit aucun droit sur elle à cet égard. Que cette objection a peu de valeur & qu'elle est pitoyable ! N'est-ce donc que d'aujourd'hui que la fortune se sert de moyens détournés & peu naturels pour arriver à un but déterminé. Qu'importe d'ailleurs qu'un Cordonnier ou un Philosophe ait conduit une affaire qui me regarde, pourvu qu'elle ait

été bien conduite? Je prendrai garde à l'avenir, si le Cordonnier est indiscret, qu'il ne se mêle plus de mes affaires, mais je ne le remercierai pas moins de ses bons procédés. De même si *Gisippus* a bien marié votre Fille, c'est une folie à vous de vous plaindre de la façon dont il l'a fait. Si vous vous défiez de sa prudence, veillez à ce qu'il ne s'entremette plus pour marier vos Filles, mais remerciez-le pour celle qu'il a si bien mariée. Au reste, vous n'ignorez pas sans doute que je n'ai point cherché frauduleusement les moyens d'imprimer quelque flétrissure sur l'honneur & la noblesse de votre maison dans la personne de *Sophronie*. En effet, quoique mon mariage ait été couvert des ombres de la nuit & du mystère, je n'ai point usé de violence envers elle, je ne suis point venu en ravisseur criminel lui arracher sa virginité en dédaignant votre alliance; je suis venu en Homme épris de sa beauté & de sa vertu. Je savois fort bien que

si j'eusse voulu observer les formalités ordinaires, je me serois exposé à vos refus, &, si vous voulez être sincères, vous conviendrez que vous ne m'auriez jamais accordé sa main, dans l'appréhension que je l'emmenasse à Rome avec moi, & que je n'éloignasse de votre vue un objet si cher & si tendrement aimé. Voilà le véritable motif de l'artifice que je me suis permis, & qu'il a fallu enfin vous découvrir; voilà pourquoi *Gisippus* a fait ce qu'il n'avoit pas d'abord dessein de faire en me cédant, avec tant de générosité, un bien qui étoit à lui. D'ailleurs, quoique je l'aimasse avec toute l'ardeur imaginable, ce n'est cependant point en Amant que j'ai obtenu ses faveurs, mais en véritable Mari. Je l'étois en effet, lorsque je suis entré dans son lit. Je lui présentai l'anneau, je lui demandai si elle me vouloit pour Mari, elle me répondit qu'oui. Si elle a été trompée, est-ce ma faute? Pourquoi ne s'avisa-t-elle pas de me demander

qui j'étois? Le grand crime de *Gisippus*, le grand crime de l'Amant de *Sophronie* eſt donc d'avoir fait en ſorte que cette belle *Sophronie* devînt l'Epouſe de *Titus Quintus*. Voilà pourquoi vous épiez, vous menacez, vous déchirez mon Ami. Eh! que feriez-vous de plus, s'il eût livré votre Fille dans les mains d'un Homme ſans nom, d'un méchant ou d'un eſclave! Quels fers, quelles priſons, quels tourmens pourroient alors ſuffire à votre vengeance? Mais abandonnons pour toujours cet odieux ſujet.

Un événement que je croyois encore éloigné vient de me frapper; mon père eſt mort: mes affaires m'appellent à Rome. Voulant y conduire *Sophronie*, j'ai cru devoir vous révéler des ſecrets que je vous aurois tenu cachés peut-être long-temps encore. Si vous êtes ſages, ma confidence ne vous déplaira point. Il vous eſt aiſé de voir que ſi j'avois voulu vous tromper, vous faire outrage, je pou-

vois profiter de ma bonne aventure, en rire & prendre la fuite. Mais, à Dieu ne plaise qu'un si lâche dessein puisse jamais souiller le cœur d'un Romain ! *Sophronie* est à moi par l'ordre des Dieux, par la générosité de mon Ami, par la force des loix humaines, par l'innocent artifice que l'amour m'a inspiré ; & vous, qui vous croyez apparemment plus sages que les Dieux ou les autres Hommes, vous me contestez un droit si légitime. C'est m'offenser de deux manières également injustes & déraisonnables. D'abord vous retenez chez vous *Sophronie*, sur laquelle vous n'avez aucun droit, & vous menacez *Gisippus*, auquel vous devez de la reconnoissance. Je ne veux pas m'étendre davantage pour vous démontrer l'inconséquence & le délire d'une telle conduite ; mais je vous conseillerai, en ami, d'étouffer votre haine & vos dédains, & de me rendre *Sophronie*, afin que je puisse vous quitter avec les sentimens d'un Allié, & que je

vous conſerve toujours ceux d'un véritable Ami. Si ce qui eſt fait ne vous plaît pas, & que vous oſiez vous oppoſer aux ſuites naturelles de mon mariage, je vous déclare que je pars avec *Giſippus*, &, qu'une fois arrivé à Rome, je ſaurai prendre les moyens de r'avoir mon Epouſe malgré vous, & vous connoîtrez alors, par expérience, combien eſt à craindre le juſte reſſentiment des Romains. »

Titus, ayant ainſi parlé, ſe leva, le mécontentement peint ſur le viſage, prit *Giſippus* par la main, ſortit bruſquement du Temple, faiſant les geſtes d'un Homme qui menace. Ceux qui étoient demeurés là, touchés des raiſons qu'il avoit articulées, mais plus effrayés encore de ſes dernières paroles, ſe trouvèrent diſpoſés à recevoir ſon amitié, & conclurent unanimement qu'il valoit mieux avoir *Titus* pour parent, puiſque *Giſippus* n'avoit pas voulu l'être, que de perdre l'alliance de l'un & de s'attirer l'inimitié de l'autre. Ils allèrent donc

trouver *Titus*, lui dirent qu'ils étoient satisfaits de l'avoir pour parent, que *Sophronie* demeureroit sa Femme & *Gisippus* leur ami. Embrassades alors de part & d'autre, & *Sophronie* fut envoyée à son Mari. Cette Femme adroite, faisant de nécessité vertu, tourna du côté de *Titus* l'amour qu'elle avoit eu pour *Gisippus*, & suivit son Mari à Rome, où elle fut honorablement accueillie.

Gisippus, demeuré à Athènes, eut à soutenir plusieurs disgraces de la part de ses Concitoyens. On profita de l'éloignement de *Titus* pour caballer contre lui, & l'on intrigua si bien, qu'il fut condamné, avec toute sa famille, à un exil perpétuel. De riche qu'il étoit, il devint si pauvre, que, se voyant réduit à la mendicité, il se traîna, comme il put, jusqu'à Rome, pour éprouver s'il restoit encore quelques traces de son souvenir dans le cœur de *Titus*. Il apprit, en arrivant, qu'il vivoit & qu'il jouissoit de l'estime & de la bienveillance générale

des Romains. Il se plaça à la porte de sa maison & attendit l'instant où il sortiroit, n'osant se faire annoncer, tant il rougissoit de l'état pitoyable où la fortune l'avoit réduit; mais il n'oublia rien pour s'en faire remarquer, bien persuadé que son Ami le reconnoissant, ne manqueroit pas de le faire appeler. *Titus* sortit & passa sans lui rien dire. *Gisippus*, croyant qu'il l'avoit apperçu & qu'il l'avoit dédaigné, se retira outré de douleur & de ressentiment, en pensant à tout ce qu'il avoit fait pour lui. Il étoit déjà nuit, que ce Grec infortuné étoit encore à jeûn. N'ayant ni argent ni ressources, & souhaitant plus la mort que la vie, il sort de la Ville. va dans un lieu affreux, solitaire, voit une caverne, s'y enfonce, se jette sur la terre & attend le sommeil, en arrosant de pleurs amers la pierre qui lui sert d'oreiller.

Le lendemain matin, deux Voleurs arrivèrent à cette caverne pour y partager le butin de la nuit. Ils se pri-

rent de querelle entr'eux, ils en vinrent aux mains, & le plus fort tua l'autre. *Gisippus*, témoin de cette aventure, crut avoir trouvé, sans se tuer lui-même, un moyen sûr pour arriver à la mort qu'il desiroit. Il resta auprès du cadavre jusqu'à ce que la Justice, instruite du fait, vint le saisir & l'emmena prisonnier. On l'interrogea, il confessa le meurtre sans difficulté. Le Prêteur, qui se nommoit *Varron*, ordonna qu'on le crucifiât selon l'usage de ce temps.

Par hasard *Titus*, lorsqu'on alloit le conduire au supplice, étoit au Prétoire. Il considère le Criminel. Quel est sont étonnement lorsqu'il reconnoît son bon Ami. Son premier desir est de le sauver ; mais comment, par quel moyen ? Il n'en connoît point d'autre que de s'accuser lui-même. Cette résolution prise : *Varron*, s'écrie-t-il, rappelez ce malheureux, ce n'est point lui qui est coupable, c'est moi, c'est moi qui ai commis le meurtre. Hélas ! j'ai assez offensé les Dieux,

Dieux, par ce forfait, pour vouloir les offenser de nouveau, en laissant subir à l'innocent la peine que je mérite. *Varron* fut fort étonné, & surtout très-fâché, que toute l'assemblée entendît son aveu. Mais ne pouvant dissimuler avec honneur, & enfreindre publiquement les loix, il fit relâcher *Gisippus*: & lui dit, en présence de *Titus*: Quelle folie d'avouer, sans raison, un crime que tu n'as pas commis, & dont l'imprudent aveu alloit te coûter la vie? Tu t'avouois l'auteur du meurtre, & cet Homme déclare que c'est lui! *Gisippus* leva les yeux, vit *Titus*. Il sentit alors que les soupçons qu'il avoit formés sur sa reconnoissance étoient injustes, & qu'il ne s'avouoit coupable que pour le sauver. Il dit au Juge, les larmes aux yeux: Certainement nul autre que moi n'est l'auteur du meurtre que l'on poursuit; la pitié de *Titus* est désormais inutile, il faut que je périsse. *Titus*, de son côté, crioit: Prêteur,

vous voyez que cet Homme eſt étranger ; vous ſavez qu'il a été trouvé ſans armes auprès de la caverne, il ne vous eſt pas difficile d'imaginer qu'il recherche la mort pour ſe ſauver de la miſère. Renvoyez-le & donnez-moi la punition que je mérite.

La nouveauté de la diſpute, ſur un ſujet de cette nature, ſurprit beaucoup les ſpectateurs, & *Varron*, plus étonné que perſonne des inſtances mutuelles de ces deux Hommes pour s'excuſer l'un l'autre, préſuma qu'aucun d'eux n'étoit coupable. Comme il penſoit aux moyens de les délivrer, arrive un jeune-Homme, nommé *Publius Ambuſtus*, qui paſſoit pour un ſcélérat & un voleur de profeſſion. C'étoit lui qui avoit commis l'homicide dont les deux Amis s'accuſoient. Touché de compaſſion pour leur innocence, Prêteur, s'écria-t-il, je puis vider la conteſtation qui eſt entre ces deux Hommes. Il y a je ne ſais quel Dieu qui tourmente mon cœur & le porte à vous avouer mon crime. Nul d'eux n'eſt coupable, c'eſt moi qui

ai tué l'Homme dont on a trouvé le cadavre ce matin. J'ai apperçu dans la caverne, lorſque je partageois nos vols communs avec mon compagnon, cet Homme qui dormoit d'un profond ſommeil. Quant à *Titus*, il n'eſt pas beſoin que je cherche à le diſculper; ſa réputation parle aſſez pour lui. Jugez-moi donc, & envoyez-moi au ſupplice preſcrit par les loix.

Octave, à qui le bruit de cette aventure extraordinaire étoit parvenu, les fit venir tous trois pour les interroger lui-même, & ſavoir ce qui les obligeoit à demander la mort. Chacun lui ayant dit ſa raiſon, il renvoya les deux innocens & fit grace au coupable à leur conſidération.

Titus emmena ſon ami *Giſippus*, &, après lui avoir reproché ſon peu de confiance en ſon amitié, le careſſa & le conduiſit dans ſa maiſon. *Sophronie* le reçut avec amitié; elle prit grand ſoin de rétablir ſa ſanté, & s'efforça de lui faire oublier ſes malheurs. *Titus* partagea avec lui tous ſes biens,

& lui fit épouser sa Sœur, nommée *Fulvia*. Il lui dit ensuite : Tu peux rester ici avec moi ou retourner à Athènes, & y jouir de tout ce que je t'ai donné. Mais *Gisippus*, forcé d'un côté par la sentence de son bannissement, & entraîné d'ailleurs par son attachement pour *Titus*, préféra Rome à sa patrie. Les deux familles se réunirent & vécurent dans la plus grande intimité ; il sembloit que le temps, loin de la diminuer, augmentât leur mutuelle affection.

Quelle est donc l'excellence de l'amitié ! Combien elle mérite de respects & d'éloges ! C'est elle qui fait naître, qui nourrit & entretient les plus beaux sentimens de générosité dont le cœur humain soit capable. Charitable, reconnoissante, ennemie de tous les vices, & sur-tout de l'avarice, on la voit pleine d'un zèle actif & prompt, nous porter à faire, pour les autres, ce que nous voudrions qu'on fît pour nous-mêmes. Mais, hélas ! combien ses brillans ef-

fets font rares aujourd'hui ! Les Hommes, devenus égoïstes & personnels, ont exilé cette auguste Divinité de la face de la terre. Quel autre sentiment cependant que l'amitié, quels autres intérêts que ceux qu'elle prescrit eussent excité, dans l'ame de *Gisippus*, la compassion qui lui fit accorder, aux larmes, aux soupirs de son Ami, une Maîtresse charmante & tendrement aimée ? Quelles autres loix, que celles de l'amitié, eussent pu détourner *Gisippus* du lit où elle étoit renfermée, où peut-être même elle l'appeloit. Quelle crainte eût pu lui faire perdre une si belle occasion de satisfaire ses desirs, dans un âge où l'on se croit tout permis, si ce n'eût été celle d'offenser son Ami, de blesser la foi qu'il lui avoit donnée. Quels biens, quelles grandeurs, quelles dignités offertes à *Gisippus* eussent pu le faire résoudre à perdre l'amour de ses parens & ceux de *Sophronie ;* à braver les injures & les cris d'une multitude grossière ; l'amitié seule pou-

voit lui inſpirer le courage dont il avoit beſoin.

D'un autre côtê, quel autre ſentiment que l'amitié eût pu déterminer *Titus* à rechercher la mort pour en délivrer ſon Ami, ſur-tout lorſqu'il le pouvoit ſans paroître ingrat, en feignant de ne pas le reconnoître? Quelle autre mouvement que celui de l'amitié eût pu lui inſpirer aſſez de généroſité pour partager ſes biens avec *Giſippus* que la fortune avoit réduit à une extrême misère? Quelle autre affection, que cette ſainte amitié, eût pu le diſpoſer à donner ſa Sœur en mariage à un Homme dénué de tout?

Pourquoi donc les Hommes ſe montrent-ils ſi empreſſés à ſe procurer des parens, des frères, à groſſir leur ſuite d'un grand nombre de domeſtiques, & qu'ils négligent de ſe procurer de véritables amis? On eſt quelquefois délaiſſé par ſes parens, abandonné par ſes ſerviteurs; qu'on retrouve un Ami, lui ſeul répare cette perte en entier.

NOUVELLE IX.

Saladin.

MADAME PHILOMÈNE avoit ceſſé de parler, & on avoit donné beaucoup d'éloges à la reconnoiſſance de *Titus*, lorſque le ROI, réſervant *Dioneo* pour le dernier, parla ainſi. MES DAMES, rien n'eſt plus vrai ſans doute que ce que vient de dire Madame *Philomène* de l'amitié, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'elle ſe plaint, à la fin de ſon diſcours, de la voir ſi peu en honneur parmi les Hommes. Si nous étions ici pour cenſurer & corriger leurs fautes

particulières, je m'étendois ſur ce qu'elle a avancé; mais, puiſque le but de notre réunion a un objet différent, je me contenterai de vous raconter une Hiſtoire fort longue, à la vérité, mais agréable, dans laquelle vous verrez que ſi nos imperfections ne nous permettent pas d'atteindre à la ſublimité de l'amitié, nous devons nous plaire du moins à rendre ſervice, par l'eſpoir de la récompenſe qui doit ſuivre le bienfait.

LORSQUE l'Empereur *Frédéric-Premier* régnoit, ſi l'on en croit le témoignage de pluſieurs Hiſtoriens, les Chrétiens, pour recouvrer la Terre-Sainte, ſe diſpoſoient à paſſer la mer. *Saladin*, Prince rempli de vertus, & alors Soudan de Babylone, informé de cette nouvelle, réſolut de voir

par lui-même les préparatifs des Seigneurs Chrétiens, afin de pouvoir mieux leur résister. Ayant mis ordre à ses affaires d'Egypte, feignant d'aller en pélérinage, il partit, sous des habits de Marchand, déguisé, n'ayant d'autre suite que deux Amis & trois Domestiques. Après avoir parcouru plusieurs Provinces Chrétiennes, il s'avançoit dans la Lombardie pour passer ensuite les Alpes. En allant de Milan à Pavie, il fut rencontré sur le soir par un Gentilhomme, nommé *Thorel d'Istrie*, Citoyen de Pavie, qui, suivi d'un grand train de Domestiques, de chiens & d'oiseaux, alloit passer quelques jours dans une maison qu'il avoit sur les bords du Tésin. Ce Gentilhomme le prit, lui & sa suite, pour des Seigneurs étrangers qui voyageoient, & il desira de leur faire politesse. Il en eut bientôt l'occasion. Un Domestique de *Saladin* ayant demandé à un des siens combien il y avoit encore de-là à Pavie, & s'ils pourroient y arriver, avant

que les portes ne fussent fermées, Messire *Thorel* prit la parole lui-même; Monsieur, dit-il à *Saladin*, vous ne pouvez y arriver à temps, quelque diligence que vous fassiez. — Enseignez-nous donc, s'il vous plait, où nous pourrons trouver à loger ailleurs, car nous sommes des étrangers qui ne connoissons pas le pays. — Volontiers; j'avois dans cet instant dessein d'envoyer un de mes Gens vers Pavie pour quelqu'affaire, il vous conduira dans un endroit où vous serez fort bien logés. *Thorel* s'aprochant ensuite de celui de ses Valets qu'il connoissoit pour le plus intelligent, lui commanda de les conduire chez lui, pendant qu'il s'en iroit par le chemin le plus court.

Dès qu'il fut arrivé, il fit préparer un bon souper, dresser les tables dans son jardin, & alla ensuite attendre les étrangers sur sa porte. Cependant le Valet, causant avec la troupe qui lui avoit été recommandée, l'égara dans différens chemins

& la conduiſit, ſans qu'elle s'en apperçut, juſqu'à la maiſon de ſon Maître. Dès que celui-ci les vit, il courut au-devant d'eux en leur diſant: Meſſieurs, ſoyez les très-bien venus. *Saladin*, qui avoit de l'eſprit & de la pénétration, découvrant dans l'inſtant toute la trame du Chevalier: Monſieur, lui dit-il, s'il étoit poſſible de ſe plaindre de l'honnêteté & de la courtoiſie de quelqu'un, nous aurions ſujet de nous plaindre de vous, qui nous avez fait un peu alonger notre chemin, pour nous donner plus agréablement l'hoſpitalité, politeſſe à laquelle nous ſommes très-ſenſibles, mais que nous n'avons pas méritée. Le Chevalier, qui étoit ſage & qui parloit bien, répondit: Seigneur, les politeſſes que je vous fais ne ſont rien en comparaiſon de celles que vous méritez, ſi votre extérieur ne me trompe pas. Vous auriez été fort mal hébergés hors de Pavie; ainſi, ne regrettez pas de vous être un peu détournés

de votre chemin. Tandis qu'ils parloient, tous les Gens de Messire *Thorel* arrivèrent pour rendre la réception plus magnifique. On fit monter les étrangers dans les appartemens qui leur étoient préparés. Ils y prirent, en attendant le souper, des rafraîchissemens, & le Chevalier les entretenoit de propos agréables.

Saladin & ses deux Amis savoient le latin. Ils entendoient parfaitement & étoient entendus de même. Leur Hôte leur parut le plus gracieux, le plus aimable & le plus éloquent Gentilhomme qu'ils eussent encore rencontré. De son côté, Messire *Thorel* avoit la plus grande opinion de ces Etrangers; tout ce qui le chagrinoit étoit de ne pouvoir leur donner meilleure compagnie, ni meilleur régal; mais il se proposa de réparer tout le lendemain. Ainsi, après avoir instruit un de ses Gens, il le dépêcha vers sa Femme, qui étoit prudente & généreuse. Il conduisit ensuite ses Hôtes dans le jardin, où il s'informa poliment

poliment de leur état. Nous sommes, répondit *Saladin*, des Marchands de l'Isle de Cypre; nous allons à Paris pour nos affaires. Plût-à-Dieu, s'écria Messire *Thorel*, que ce pays-ci produisît des Gentilshommes qui ressemblassent aux Marchands de Cypre! De propos en propos on arriva à l'heure du souper. Il les laissa se mettre à table comme il leur plût. Le repas, sans être magnifique, fut fort bon, & la délicatesse qui y régnoit d'autant plus étonnante, qu'on n'avoit pas eu beaucoup de temps pour songer aux apprêts. On ne resta pas long-temps à table. Messire *Thorel*, craignant que ses Hôtes ne fussent fatigués, les conduisit à leurs lits & gagna bientôt le sien.

Le Domestique, envoyé à Pavie, s'acquitta de la commission qui lui avoit été donnée. La Dame fit aussitôt avertir plusieurs des Amis & des vassaux de Messire *Thorel*. Elle prépara un grand festin, auquel furent invités les Citoyens de la Ville les

plus distingués. Elle acheta toute sorte d'étoffes de soie, d'or, des tapisseries, des fourrures, & fit tout arranger comme son Mari le lui avoit prescrit.

Les Etrangers étant levés, Messire *Thorel* monta à cheval avec eux, les conduisit à un gué voisin & leur donna le plaisir de voir voler ses oiseaux de chasse. Mais *Saladin*, qui étoit bien aise de se rendre à Pavie, demanda s'il n'y auroit pas quelqu'un qui lui en enseignât la meilleure Hôtellerie. Ce sera moi qui vous y conduirai, répondit le Chevalier, parce que des affaires m'appellent à la Ville. On partit, on arriva sur les neuf heures, & les Voyageurs, croyant être adressés à la meilleure Auberge, entrèrent avec Messire *Thorel* dans sa propre maison. Plus de cinquante personnes étoient venues pour les recevoir, elles allèrent toutes au-devant d'eux. Ce n'est pas là ce que nous vous avons demandé, dit *Saladin* à Messire *Thorel*. Vous en fîtes beau-

coup trop [illegible]ir ; ainſi, vous pouvez nous [illegible] pourſuivre notre route. Se[illegible] [illegible]pondit *Thorel*, je n'ai obligation [illegible] fortune de vous avoir poſſédé [illegible]u ſoir, c'eſt elle qui fit, qu[illegible]s votre chemin, force vous [illegible]ir dans ma petite maiſon. [illegible] vous aurai une obligation à vo[illegible]ême, que tous ces Gentilsho[illegible] partageront, ſi vous voulez bi[illegible]ous faire l'honneur [illegible] a[illegible]hui avec nous. *Saladin* & ſes Co[illegible]gnons, vaincus par tant d'avance[illegible] deſcendirent. Ils furent conduits pa[illegible]les Gentilshommes dans des appartemens richement préparés pour eux. Après les cérémonies de l'hoſpitalité, ils ſe rendirent dans le ſalon où tout étoit orné avec la plus grande magnificence. On donna enſuite à laver & l'on ſe mit à table. Elle fut ſervie avec tant de délicateſſe, de goût & d'opulence, qu'il n'eût pas été poſſible de mieux traiter l'Empereur s'il fût venu. Quoique *Saladin* & ſes Compa-

N 2

gnons fussent de grands Seigneurs, accoutumés au luxe, ils furent étonnés de cet appareil, attendu qu'ils savoient fort bien que leur Hôte étoit un simple Citoyen, & non pas un Prince ou un grand Seigneur. Après qu'on eut dîné & un peu converſé, les Gentilshommes Italiens allèrent ſe repoſer, parce qu'il faiſoit extrêmement chaud, & Meſſire *Thorel* reſta ſeul avec ſes Hôtes. Il entra avec eux dans une chambre particulière. Afin de ne leur cacher rien de ce qu'il avoit de plus cher & de plus précieux, il fit appeler ſon aimable & vertueuſe Epouſe. Elle arriva, parée des plus riches habits, accompagnée de deux petits enfans beaux comme des Anges. Elle s'avança devant les Etrangers & les ſalua gracieuſement. Ceux-ci ſe levèrent, la ſaluèrent reſpectueuſement, la firent aſſeoir au milieu d'eux & careſſèrent beaucoup les Enfans. Après pluſieurs propos agréables, elle leur demanda qui ils étoient & où ils alloient. Ils

firent la même réponſe qu'ils avoient faite à ſon Mari. Je vois, leur répondit-elle alors en riant, que ce que j'ai eu deſſein de faire peut s'exécuter. Je vous prie donc de vouloir bien accepter les petits préſens que j'ai à vous offrir. Les Femmes, ſelon leurs petites facultés, donnent de petites choſes, mais ayez plus d'égard à la bonne intention de celle qui donne qu'au préſent même. Ayant fait venir pour chacun des robes très-riches, non comme pour de ſimples Citoyens, mais comme pour de grands Seigneurs, des jupes de taffetas & du linge; agréez, s'il vous plaît, ces robes, leur dit-elle, mon Mari en a aujourd'hui une ſemblable. Quant au reſte, je ſais que c'eſt peu de choſe; mais, ſachant que vous êtes loin de vos Femmes, que vous avez fait une longue route, qu'il vous en reſte encore une fort longue à faire, & que les Marchands aiment la propreté, cela peut vous être de quelque ſecours. Les Gentils-

hommes virent bien que Messire *Thorel* ne vouloit rien oublier, & qu'il avoit obligeamment pourvu à tout. Ils craignoient, vu la richesse des robes, qu'ils ne fussent reconnus. Ce sont ici, Madame, des présens d'un grand prix, répondit l'un d'eux, & qu'on ne devroit pas accepter légèrement, si la manière dont vous les offrez pouvoit permettre un refus.

Messire *Thorel*, qui les avoit quittés, étant de retour, sa Femme leur dit adieu & s'en alla. Elle ne manqua pas de faire plusieurs présens aux Domestiques. Messire *Thorel* obtint d'eux, à force de prières, qu'ils passeroient le reste de la journée avec lui. Après s'être un peu reposés, ils se vêtirent de leurs robes nouvelles & allèrent se promener à cheval dans la Ville. On servit au retour un souper magnifique où se trouva fort bonne compagnie. Ensuite ils allèrent se coucher.

Le lendemain, lorsque le jour parut, ils se levèrent & allèrent pren-

dre leurs montures. Mais ils trouvèrent, à la place des chevaux fatigués qu'ils avoient, des chevaux vigoureux & frais pour eux & pour leurs Domestiques. Je jure Dieu, s'écria *Saladin*, en se retournant vers ses Compagnons, qu'il n'y eut jamais Homme plus accompli, plus courtois, plus prévenant que celui-ci. Si les Rois Chrétiens sont aussi Rois qu'il est généreux Chevalier, le Soudan de Babylone n'est pas fait pour résister, je ne dis pas à tous ceux qui se préparent pour l'attaquer, mais à un seul. Voyant qu'il seroit inutile de refuser ces nouveaux présens, ils l'en remercièrent & partirent. Messire *Thorel*, avec plusieurs de ses Amis, les accompagna un assez long espace de chemin. *Saladin*, quoiqu'il le quittât à regret, parce qu'il l'aimoit déjà tendrement, le pria de s'en retourner. *Thorel*, non moins fâché de se séparer d'eux, leur dit : Je vais faire ce que vous m'ordonnez. Je ne sais qui vous êtes, ni

ne me ſoucie de le ſavoir, qu'autant que cela peut vous faire plaiſir; mais, qui que vous ſoyez, vous ne me ferez pas accroire que vous n'êtes que des Marchands. Adieu. *Saladin* ayant pris congé des autres Gentilhommes, répondit à *Thorel* : Il pourra ſe faire, Monſieur, que vous verrez de notre marchandiſe, laquelle vous confirmera dans votre opinion; adieu.

Le Soudan, parti avec ſes Compagnons, projetta, s'il vivoit, & que l'iſſue de la guerre ne lui fût pas funeſte de faire autant d'honneur à Meſſire *Thorel*, que celui-ci lui en avoit fait. Il s'entretint long-temps de lui, de ſa Femme, de ſes diſcours, de ſes actions, & loua tout ce qu'il avoit vu & entendu de ce loyal Chevalier.

Après avoir parcouru toutes les parties occidentales de l'Europe, il ſe rembarqua, revint à Alexandrie, bien inſtruit, & ſe prépara à ſe défendre.

Meſſire *Thorel*, revenu à Pavie, chercha long-temps quels pouvoient

être ces Etrangers ; mais, plus il formoit de conjectures, moins il approchoit de la vérité.

Quand le temps fixé pour le départ des Chrétiens fut arrivé, & qu'on faisoit par-tout de grands préparatifs, Messire *Thorel*, malgré les prières & les larmes de sa Femme, résolut de suivre la foule des Croisés. Ayant arrangé ses affaires, & étant prêt à monter à cheval : mon Amie, dit-il à sa Femme, je vais suivre les Chevaliers Chrétiens, tant pour mon honneur, que pour le salut de mon ame ; je te recommande nos biens & nos intérêts. Comme mille accidens peuvent rendre mon retour très-incertain, très-difficile, & même impossible, je te demande une grace : quelle que soit ma destinée, si tu n'as pas de mes nouvelles, attends-moi un an, un mois & un jour, à dater de celui où je pars. Je ne sais, mon Ami, répondit l'Epouse éplorée, comment je supporterai la douleur où me laisse votre départ ; mais, si je n'y

ſuccombe pas, que vous viviez ou que vous mouriez, ſoyez ſûr que je ſerai fidèle à mes engagemens & à la mémoire de Meſſire *Thorel*. Je ne doute point, répliqua celui-ci, de la ſincérité de tes promeſſes; je ſuis aſſuré que tu feras tout ce qui dépendra de toi pour les tenir. Mais tu es jeune, belle, noble, vertueuſe & connue pour telle : il eſt donc très-probable, qu'au moindre bruit de ma mort, pluſieurs Gentilshommes des plus recommandables s'empreſſeront de te demander à tes Frères & à tes parens. Quand tu le voudrois, tu ne pourras réſiſter à leurs ordres. Voilà pourquoi je te demande un an, & que je n'en exige pas davantage. Je ferai ce que je pourrai, répondit cette tendre Epouſe, pour tenir ce que je vous ai promis; mais, ſi j'étois enfin contrainte d'agir autrement, ſoyez ſûr qu'il n'y a rien qui puiſſe m'empêcher d'obéir à ce que vous me preſcrivez aujourd'hui. En attendant, je prie Dieu qu'il nous préſerve de

vous perdre. Après ces mots, qu'elle entremêloit de larmes & de ſanglots, elle tira un anneau de ſon doigt & le mit au ſien, en diſant : s'il arrive que je meure avant de vous revoir, que ceci me rappelle à votre ſouvenir. Meſſire *Thorel* monta à cheval, dit adieu à tout ſon monde & partit.

Dès qu'il fut à Gênes il monta, avec ſa Compagnie, ſur une Galère, & étant arrivé à Acre, il ſe joignit au reſte de l'armée des Chrétiens. Une mortalité preſqu'univerſelle ſe répandit ſur cette armée, & ceux qui n'en étoient pas victimes, devenoient priſonniers de *Saladin*, & on les conduiſoit dans différentes Villes. Meſſire *Thorel* fut un de ceux qui n'échappa pas à la bonne fortune ou à l'habileté de *Saladin*, car on ne ſait à quoi attribuer un ſuccès ſi général & ſi rapide. Il fut conduit dans les priſons d'Alexandrie. Là, n'étant point connu, & craignant de ſe faire connoître, la néceſſité le contraignit à panſer des oiſeaux, choſe à laquelle

il réussissoit fort bien. Ce talent le fit remarquer par le Soudan, qui lui rendit sa liberté & le fit son Fauconnier. *Thorel*, ne reconnoissant pas ce Prince & n'en étant pas reconnu, il ne songeoit qu'à sa patrie, qu'il regrettoit si fort, qu'il avoit plusieurs fois tenté de s'enfuir, mais toujours inutilement.

Pendant ce temps-là, il vint des Ambassadeurs Génois pour traiter avec *Saladin* de la rançon de plusieurs de leurs Concitoyens. Comme ils étoient prêts à repartir, Messire *Thorel* songea à donner par eux de ses nouvelles à sa Femme; il lui écrivit pour lui dire de l'attendre, en l'assurant qu'il reviendroit le plutôt qu'il pourroit. Il pria instamment un des Ambassadeurs, qu'il connoissoit particulièrement, de faire en sorte que ses lettres fussent remises dans les mains de l'Abbé de *Saint-Pierre*, son oncle.

Les affaires de Messire *Thorel* en étoient là, lorsque causant un jour avec *Saladin* de ses oiseaux, il lui échappa

échappa un ſourire, accompagné d'un geſte familier, dont le Prince avoit été frappé à Pavie. Ce geſte réveille dans ſon eſprit le ſouvenir de ſon ancien Hôte ; il le regarde, le fixe avec intérêt & croit le reconnoître. Chrétien, lui dit-il, de quel pays es-tu ? Sire, répond-il, je ſuis Lombard, pauvre Citoyen d'une Ville qu'on appelle Pavie. Cette réponſe confirma *Saladin* dans ſes ſoupçons. Dieu m'a donné le temps, dit-il en lui-même, de faire connoître à cet Homme combien ſa courtoiſie m'a été agréable. Ayant fait auſſi-tôt ranger tous ſes habits dans une chambre, il l'y conduiſit. Regarde, Chrétien, dit-il, ſi dans toutes ces robes il y en a que tu aies jamais vues. L'Italien regarde, examine, & voit celles que ſa Femme avoit données autrefois, mais il n'oſe croire le témoignage de ſes yeux. Sire, répondit-il, je n'en connois pas une ; il eſt bien vrai qu'il y en a deux qui reſſemblent à des robes dont j'ai été

vêtu, & que je fis donner à trois Marchands qui vinrent chez moi. Alors *Saladin*, ne pouvant plus se contenir, l'embrassa tendrement, en lui disant : Vous êtes Messire *Thorel d'Istrie*, & je suis un des Marchands à qui votre Femme donna ces robes. Le temps est venu de vous faire connoitre ma marchandise, comme je vous dis, en partant, que cela pourroit arriver. Messire *Thorel* ressentit dans cet instant de la joie & de la honte ; de la joie d'avoir eu un tel Hôte, de la honte de l'avoir reçu, à ce qu'il lui sembloit, si pauvrement. Mon cher Ami, lui dit *Saladin*, puisque le Ciel vous a envoyé ici, songez que ce n'est plus moi, que c'est vous qui êtes le Maître. Après l'avoir beaucoup caressé, il le fit vêtir d'habits royaux, le conduisit lui-même devant les plus grands Seigneurs de sa Cour, & , après l'avoir beaucoup loué, il leur commanda de l'honorer comme lui-même, s'ils desiroient ses bonnes graces. Tous observèrent cet ordre,

mais sur-tout ceux qui avoient accompagné *Saladin* dans ses voyages.

Le passage rapide de Messire *Thorel* de l'esclavage au comble de la gloire, lui fit perdre de vue, pendant quelque temps, les affaires de la Lombardie. Il pensoit d'ailleurs que son Oncle avoit reçu ses lettres.

Le jour que *Saladin* prit un si grand nombre de Chrétiens, mourut un certain Gentilhomme Provençal, nommé Messire *Thorel de Dignes*. Sa noblesse ni sa valeur ne l'avoient guère fait connoître de l'Armée, de sorte que quiconque entendoit dire que Messire *Thorel* étoit mort, croyoit que c'étoit de Messire *Thorel d'Istrie* qu'il s'agissoit. Sa captivité confirma ce bruit, que plusieurs Italiens répandirent dans leur pays, & accréditèrent, en assurant l'avoir vu mort, & avoir assisté à son enterrement.

Cette nouvelle répandit le deuil & la désolation, non-seulement dans la maison de sa Femme & de ses parens, mais dans celles de toutes ses con-

noiſſances. Il ſeroit trop long de décrire la douleur, les larmes, la triſteſſe de la jeune Veuve. Quelques mois s'étant écoulés, ſon cœur ayant recouvré un peu de calme & de tranquillité, elle fut demandée en mariage par les plus grands Seigneurs de la Lombardie, & vivement ſollicitée par ſes parens de faire un choix. Elle perſiſta long-temps dans ſes refus; mais, contrainte enfin de céder, elle demanda & obtint que la cérémonie fut différée juſqu'au terme preſcrit par Meſſire *Thorel*.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à Pavie, celui-ci ayant rencontré à Alexandrie un Homme qu'il avoit vu à la ſuite des Ambaſſadeurs Génois & s'embarquer avec eux ſur la Galère qui devoit les conduire à Gênes, il lui demanda des nouvelles de leur voyage. Monſieur, répondit-il, nous avons fait un voyage très-malheureux. Je quittai les Ambaſſadeurs à Candie, & j'ai ouï dire dans cette Ville, où j'ai fait quelque ſéjour,

qu'étant près d'arriver en Sicile, il s'éleva un vent du Nord furieux qui les jetta sur les bans de Barbarie, où ils ont fait naufrage, personne ne s'est sauvé, & deux de mes Frères y ont péri.

Thorel, ne doutant point d'un récit si bien circonstancié, & qui étoit en effet conforme à la vérité, se souvint que le terme qu'il avoit prescrit à sa Femme alloit expirer, & se mit dans l'esprit que, ne recevant point de ses nouvelles, elle se remarieroit. Cette idée lui fit perdre toute sa tranquillité, & le jetta dans une si profonde mélancolie, qu'il fut contraint de tenir le lit & qu'il desiroit la mort comme une grace. A cette nouvelle *Saladin*, qui l'aimoit beaucoup, accourut vers lui & le força, par ses prières, de lui avouer le sujet de sa maladie. Il le blâma de ne le lui avoir pas confié plutôt, l'exhorta à se tranquilliser, l'assurant que, s'il le desiroit, il seroit à Pavie au terme indiqué. Messire *Thorel*, qui avoit de

la confiance dans ce Prince, ne douta point que la chose ne fût possible, & pria le Soudan d'en hâter l'exécution. *Saladin* fit appeler un Magicien dont il avoit déjà éprouvé les talens, & lui ordonna d'aviser aux moyens de transporter en une nuit, sur un lit, Messire *Thorel* à Pavie. Le Magicien répondit que cela seroit, mais qu'il étoit à propos d'endormir le Chevalier. Le Prince, ayant pourvu à tout, retourna vers son Ami, & l'ayant trouvé toujours résolu de mourir s'il n'alloit pas à Pavie, & s'il n'y étoit pas rendu au terme indiqué. Mon cher *Thorel*, lui dit-il, si vous aimez tendrement votre Femme, & que vous la croyez remariée, je ne vous engagerai point à en faire autant; car, de toutes les Femmes que j'ai jamais vues, sans parler de la beauté, qui est une fleur passagère, c'est celle dont les mœurs, les manières, les vertus, le caractère me semblent mériter plus d'éloges & d'amour. Il eût été bienheureux pour moi, puisque

la fortune vous avoit envoyé ici, de paſſer avec vous le reſte des jours que le Ciel me réſerve, en vous faiſant partager mes dignités, mes honneurs, mes biens & mon pouvoir. Mais le Ciel ne m'a pas jugé digne ſans doute d'une ſi grande ſatisfaction. Puiſqu'il n'y a pas moyen de vous retenir, j'aurois du moins voulu ſavoir votre deſſein beaucoup plutôt: je vous aurois fait conduire chez vous avec les honneurs que vous méritez. Puiſque cela ne ſe peut, je vous renvoie, comme je puis, & non comme je deſirerois. Sire, répondit *Thorel*, ce que vous avez fait pour moi me prouve aſſez votre bienveillance; vous n'aviez pas beſoin d'y ajouter ces nouvelles marques de bonté. Je ne les oublierai de ma vie. Mais, puiſqu'il faut que je parte, je vous ſupplie de faire promptement ce que vous m'avez promis, parce que c'eſt demain le dernier jour où je dois être attendu. *Saladin* promit de le ſatisfaire.

Le lendemain, le Soudan voulant faire partir son Hôte la nuit suivante, fit placer, dans une grande sale, un lit magnifique garni de matelats à la mode du pays, couvert de velours & de drap d'or, & orné d'une courtepointe brodée en perles très-grosses & en diamans fins. Ce lit étoit un chef-d'œuvre de beauté & de richesse. On y plaça dessus deux oreillers analogues à la magnificence du reste. Il ordonna ensuite que l'on vêtit Messire *Thorel* d'une robe & d'un bonnet Sarrasinois, qui étoient les plus belles choses qu'il fût possible de voir.

Le jour étant déjà fort avancé, il se rendit, avec plusieurs Seigneurs, dans l'appartement de son Ami; & s'étant assis auprès de lui : mon ami *Thorel*, lui dit-il, les larmes aux yeux, l'heure qui doit me séparer de vous approche. Ne pouvant vous accompagner, ni vous faire accompagner, à cause de la longueur du chemin, & de la manière dont vous l'allez faire, je suis obligé de prendre congé

de vous dans cette chambre. Mais je vous prie, par l'amitié qui nous unit, de ne me pas effacer de votre souvenir, & de venir me voir encore une fois, lorsque vous aurez mis ordre à vos affaires, afin de compenser, par une nouvelle joie, le déplaisir que j'éprouve de votre prompt départ. En attendant, je vous prie de m'écrire le plus souvent que vous pourrez, & de me demander tout ce qui vous fera plaisir : soyez sûr qu'il n'y a personne que j'aimasse tant à obliger que vous. Messire *Thorel* ne put retenir ses larmes, &, étouffé par sa douleur, il ne peut proférer que quelques mots entrecoupés pour l'assurer qu'il n'oublieroit jamais ses bienfaits ni ses rares vertus, & qu'il exécuteroit ses ordres très-exactement, si Dieu lui prêtoit vie. *Saladin*, l'ayant embrassé plusieurs fois, en versant des larmes, lui dit adieu & sortit de la chambre. Tous les Seigneurs l'imitèrent, & le suivirent dans la salle où le lit étoit préparé.

Comme il étoit déjà tard, & que le Magicien n'attendoit que ses ordres pour opérer, un Médecin apporta un breuvage. Il le présenta au Chevalier, auquel il fit accroire que c'étoit pour le fortifier. Celui-ci le but & s'endormit. *Saladin* le fit alors transporter sur le beau lit qu'il lui avoit fait préparer. Il posa à côté de lui une couronne d'un très-grand prix, dont la marque fit voir qu'elle étoit destinée pour sa Femme. Il mit à son doigt un anneau surmonté d'un escarboucle d'un prix infini. Il lui fit ceindre une épée toute brillante de pierres précieuses, & poser à ses côtés deux grands bassins d'or remplis de doubles ducats & de mille bijoux dont il seroit trop long de faire la description. Ensuite il l'embrassa de nouveau, & ayant dit au Magicien d'opérer, le fit disparut aussi-tôt à la vue des spectateurs. *Saladin* ne fit que parler de lui avec ses Courtisans.

Cependant Messire *Thorel* étoit déjà dans l'Eglise de *Saint-Pierre* à Pavie,

comme il l'avoit demandé, avec tous les bijoux, dans l'équipage dont on vient de parler. Matines étoient sonnées & *Thorel* dormoit encore, quand le Sacristain entra dans l'Eglise avec de la lumière. L'aspect imprévu de ce lit si riche & si brillant lui causa de l'étonnement & de la frayeur, & lui fit prendre la fuite; il courut en avertir l'Abbé & les Moines. Surpris de le voir si effaré, ils lui en demandèrent la raison. Le Sacristain la leur dit. Ils le traitèrent d'abord de visionnaire, mais réfléchissant qu'il n'étoit pas si enfant ni si nouveau en cette Eglise pour s'épouvanter légèrement : allons voir, dit l'Abbé, ce que c'est. On alluma alors plusieurs flambeaux. L'Abbé & les Moines, entrés dans l'Eglise, virent le lit, & sur ce lit un Homme qui dormoit. Tandis qu'ils doutoient, qu'ils craignoient & qu'ils examinoient, sans trop oser approcher, les bagues & les bijoux, Messire *Thorel* s'éveilla en poussant un profond soupir. L'Abbé

& les Moines effrayés s'enfuirent en criant au secours. *Thorel* ouvre les yeux, & ayant regardé autour de lui, il voit qu'il est réellement dans le lieu où il avoit prié *Saladin* de le faire transporter. Ce qu'il vit à ses côtés lui donna de la magnificence & de la générosité de *Saladin* une bien plus haute idée que celle qu'il en avoit déjà conçue. Cependant, sans se déranger, voyant fuir les Moines, & sachant qu'il étoit la cause de leur effroi, il appela l'Abbé par son nom, en lui disant qu'il étoit *Thorel*, son neveu. L'Abbé, qui le croyoit mort, n'en eut que plus d'effroi. Mais enfin, un peu rassuré, & ayant fait auparavant le signe de la croix, il s'approcha du lit. De quoi avez-vous peur, mon Père, lui dit le Chevalier ? Je suis en vie, Dieu merci, & j'arrive d'outre-mer. L'Abbé, quoique son neveu fût un peu défiguré par sa longue barbe & son habit à la Sarrasine, le reconnut, & étant absolument rassuré, mon Fils,
lui

lui dit-il, sois le bien venu; mais ne sois pas étonné si nous avons eu quelqu'effroi. Il n'y a personne dans toute la Ville qui ne te croie mort, & cette nouvelle paroît tellement sûre qu'*Adaliette*, ta Femme, vaincue par les menaces de ses parens, se remarie aujourd'hui. Tout est prêt pour la cérémonie & pour la fête.

Messire *Thorel* se leva, fit fête à l'Abbé & à tous les Moines, & les pria tous de ne dire mot de son retour, jusqu'à ce qu'il eût terminé quelques affaires pressantes. Ensuite, après avoir fait mettre en sûreté tous ses bijoux, il conta à son Oncle ce qui lui étoit arrivé. Celui-ci, joyeux de sa bonne fortune, en rendit graces à Dieu avec lui. Messire *Thorel* lui demanda quel étoit le Fiancé de sa Femme; l'Abbé le lui dit. Avant que l'on soit instruit de mon retour, dit le Chevalier, j'ai bien envie de voir quelle sera la contenance de ma Femme à ses noces; ainsi, quoiqu'il ne soit pas ordinaire que des Reli-

gieux aillent à de telles fêtes, je vous prie de faire en sorte que nous puissions y aller de compagnie. L'Abbé répondit qu'il le feroit pour l'obliger. Le jour ne fut pas plutôt venu qu'il envoya dire au Fiancé de trouver bon qu'il allât à ses noces avec un de ses Amis. Celui-ci lui fit répondre qu'il lui feroit honneur & plaisir.

Messire *Thorel* se rendit, avec l'Abbé, au logis du Fiancé avec son habit étranger. Il fut beaucoup regardé par toute la Compagnie ; mais personne ne le reconnut. Lorsqu'on demandoit à l'Abbé qui il étoit, il répondoit à tout le monde que c'étoit un Sarrasin, que le Soudan envoyoit en qualité d'Ambassadeur au Roi de France. Ce faux Ambassadeur fut placé à souhait, c'est-à-dire, vis-à-vis sa Femme. Il remarqua aisément, à l'air de son visage & à sa contenance, qu'elle n'étoit pas fort contente de ses noces ; & il la regardoit avec intérêt. Elle lui rendoit quelquefois ses regards, non qu'elle eût le moindre

soupçon de la vérité, car son nouveau costume le défiguroit entiérement, & sa mort, dont on ne doutoit pas, ne laissoit aucune place à l'espérance. Messire *Thorel*, jugeant qu'il étoit temps d'éprouver si elle avoit conservé son souvenir, mit à sa main l'anneau qu'elle lui avoit donné à son départ, & ayant appelé le Valet qui la servoit : va dire de ma part à la Mariée, lui dit-il, que la coutume de mon pays est que quand un Etranger est aux noces d'une nouvelle Mariée, celle-ci, pour lui prouver qu'elle est bien aise qu'il y soit venu, lui doit envoyer sa coupe pleine de vin, & que quand il a bu ce qu'il lui plaît & recouvert la coupe, elle doit boire le reste Le Domestique fit la commission. Elle ordonna aussi-tôt, pour montrer à l'Etranger que sa venue lui étoit agréable, qu'on lavât une grande coupe qui étoit devant elle & qu'on la portât, pleine de vin, à ce Gentilhomme. Ainsi dit, ainsi fait. Messire *Thorel* avoit mis dans sa bou-

che l'anneau qu'il avoit reçu d'elle, &, en buvant, il le laissa tomber dans la coupe de manière que personne ne s'en apperçût. Il eut soin de n'y laisser guère de vin, la recouvrit, l'envoya à la Dame, qui, pour suivre la coutume, la découvrit & la mit à sa bouche. Elle voit l'anneau, interdite, elle arrête avec attention ses yeux sur ce bijou, le reconnoît pour celui qu'elle avoit donné à son Mari au moment de son départ. Elle s'en saisit, & fixant celui qu'elle avoit pris pour Etranger, elle jette un cri, renverse la table qui est devant elle, & s'élance comme un trait dans les bras du Chevalier, en disant : celui-ci est vraiment mon maître, mon mari, mon cher *Thorel*, &, sans avoir égard à rien, elle l'embrasse étroitement sans vouloir s'en séparer. Son Mari fut obligé de le lui ordonner, en lui disant qu'elle avoit le temps de lui prodiguer ses caresses. Le trouble étoit dans la maison, mais la joie y régnoit, tant on avoit de plaisir à

retrouver Meſſire *Thorel*, après l'avoir cru mort pendant ſi long-temps. Ayant prié toute la Compagnie de ne pas ſe déranger, il raconta tout ce qui lui étoit arrivé, depuis ſon départ juſqu'à ce moment. Il termina ſon récit par dire au Gentilhomme qu'il ne devoit pas trouver mauvais de ce qu'il reprenoit ſa Femme; qui ne ſe remarioit que parce qu'elle l'avoit cru mort. Celui-ci, quoiqu'un peu piqué de ce contre-temps, répondit qu'il en feroit tout autant à ſa place. La Dame laiſſa-là les préſens de ſon nouvel Epoux, & ayant pris la bague qu'elle avoit trouvée dans la coupe, & la couronne que *Saladin* lui avoit envoyée, elle ſortit de la maiſon, & ſe rendit à celle de Meſſire *Thorel* avec toute la pompe des noces. Là, les parens, les amis, les citoyens, qui regardoient cette aventure comme un miracle, ſe conſolèrent au milieu des fêtes & des feſtins.

Meſſire *Thorel*, ayant fait part de ſes joyaux à celui qui avoit fait la

dépenſe des noces, à Monſieur l'Abbé & à pluſieurs autres, & informé *Saladin*, par pluſieurs Lettres, de ſon heureuſe arrivée, vécut pendant pluſieurs années plus amoureux que jamais de ſa Femme.

Voilà quelle fut la fin des ennuis de Meſſire *Thorel* & de ſa chère moitié, & la récompenſe de leur honnêteté & de leur courtoiſie. Il y a bien des gens à qui la fortune permettroit d'en faire autant, & qui en ont la bonne volonté; mais la manière dont ils font leurs préſens les fait acheter plus qu'ils ne valent. Ainſi, ils ne doivent pas s'étonner s'ils n'obtiennent pas toujours la récompenſe qu'ils ſemblent mériter.

NOUVELLE X.

ET DERNIÈRE.

Griselidis ou *la Femme éprouvée.*

Le Roi ayant fini sa Nouvelle, qui fit plaisir à toute la Compagnie, *Dionéo* prit la parole & dit, en souriant : convenez, Mes belles Dames, que le nouveau Marié dut être bien fâché de l'aventure; mais laissons-là ces réflexions. Cette Journée paroissant avoir été consacrée à des Rois, à des Soudans ou à gens de cette espèce, pour ne pas m'éloigner de cet exemple, je vais

vous parler d'un Marquis. Ne vous attendez pas à des actions grandes & généreuses de sa part, vous n'en verrez que de folles & de brutales, quoique la fin en fût bonne; mais je ne conseille à personne de l'imiter.

UN des plus illustrès & des plus célèbres descendans de la Maison de Saluces fut un nommé *Gautier*. Sans femme, sans enfans, & n'ayant aucune envie de se marier ni d'avoir des héritiers, il employoit son temps à la chasse. Cette façon de penser & de vivre déplaisoit fort à ses Sujets; ils le supplièrent si souvent, & si vivement de leur donner un héritier, qu'il résolut de céder à leurs prières. Ils lui promirent de lui choisir une Femme digne de lui par sa naissance & ses vertus. Mes Amis, leur dit-il, vous voulez me contraindre de faire une

chose que j'avois résolu de ne faire jamais, parce que je sais combien il est difficile de trouver, dans une femme, toutes les qualités que j'y desirerois, & qui établiroient la convenance entre deux époux. Cette convenance est si rare, qu'on ne la trouve presque jamais; & combien doit être malheureuse la vie d'un Homme obligé de vivre avec une personne dont le caractère n'a aucun rapport avec le sien ! Vous croyez pouvoir juger des filles par les pères & mères, &, d'après ce principe, vous voulez me choisir une femme; c'est une erreur : car, comment connoîtrez-vous les secrets penchans des pères, & surtout ceux des mères? Et, quand vous les connoîtriez, ne voit-on pas ordinairement les filles dégénérer? Mais, puisqu'enfin vous voulez absolument m'enchaîner sous les loix de l'hymen, je m'y résous; mais, pour n'avoir à me plaindre que de moi, si j'ai lieu de m'en repentir, je veux moi-même choisir mon épouse, &, quelle qu'elle

foit, fongez l'honorer comme votre Dame & Maîtreffe, ou je vous ferai repentir de m'avoir follicité à me marier, lorfque mon goût m'en éloignoit. Les bonnes gens lui répondirent qu'il pouvoit compter fur eux, pourvu qu'il fe mariât.

Depuis quelque temps le Marquis avoit été touché de la conduite & de la beauté d'une jeune Fille qui habitoit un Village voifin de fon Château. Il imagina qu'elle feroit fon affaire, &, fans y réfléchir davantage, il fe décida à l'époufer. Il fit venir le Père & lui communiqua fon deffein. Le Marquis fit enfuite affembler fon confeil & les fujets voifins de fon Château. Mes Amis, leur dit-il, il vous a plû, & il vous plait encore, que je me réfolve à prendre femme : je fuis tout déterminé à vous donner cette fatisfaction ; mais fongez à tenir la promeffe que vous m'avez faite d'honorer, comme votre Dame, la femme que je prendrois quelle qu'elle fût. J'ai trouvé une jeune fille affez près d'ici qui eft

de mon goût ; c'eſt la femme que je me ſuis choiſie. Je dois l'amener ſous peu de jours dans ma maiſon, préparez-vous à la recevoir honorablement, afin que je ſois auſſi content de vous que vous le ſerez de moi. L'Aſſemblée, à cette nouvelle, fit paroître ſa joie, & tous répondirent qu'ils honoreroient la nouvelle Marquiſe comme leur Dame & Maîtreſſe.

Dès ce moment le Seigneur & les Sujets ne ſongèrent plus qu'aux préparatifs des noces. Le Marquis fit inviter pluſieurs de ſes amis & de ſes parens, & quelques Gentilhommes d'alentour. Il fit faire ſur la taille d'une jeune fille, qui avoit à-peu-près la même que ſa future, des robes riches & belles, prépara anneaux, ceinture, couronne, enfin tout ce qui eſt néceſſaire à une jeune mariée.

Le jour pris & indiqué pour les noces, ſur les neuf heures du matin, le Marquis monta à cheval avec toute ſa compagnie. Meſſieurs, dit-il, il

eſt temps d'aller chercher l'Epouſée. On part, on arrive au Village où elle demeuroit. Quand on fut près de la maiſon qu'elle habitoit avec ſon père, on la vit qui revenoit de chercher de l'eau & qui ſe hâtoit, afin de voir paſſer la nouvelle Epouſe du Marquis. Dès que celui-ci la vit, il l'appela par ſon nom, *Griſelidis*, & lui demanda où étoit ſon Père, Monſeigneur, répondit-elle, en rougiſſant, il eſt à la maiſon. Le Marquis deſcend alors de cheval, entre dans la pauvre chaumière, trouve le père qui s'appeloit *Jeannot*. Je ſuis venu, lui dit-il, pour épouſer ta fille *Griſelidis*, mais je veux, avant tout, qu'elle réponde devant toi à quelques queſtions que j'ai à lui faire. Alors il demanda à la jeune Fille ſi, lorſqu'elle ſeroit ſon épouſe, elle s'efforceroit toujours de lui plaire, ſi elle ſauroit conſerver ſon ſens froid, quoiqu'il fît ou qu'il dît; ſi enfin elle ſeroit toujours obéiſſante & docile. Un *oui* fut la réponſe de toutes ces demandes. Le

Marquis

Marquis la prit alors par la main, la conduisit dehors, en présence de la compagnie, la fit dépouiller nue, & la revêtit ensuite des superbes habillemens qu'il avoit fait faire, puis il plaça sur ses cheveux épars une brillante couronne. Messieurs, dit-il aux spectateurs surpris, voilà celle que je veux pour épouse, si elle me veut pour mari, &, se tournant vers elle, *Grisélidis*, me veux-tu pour mari? Oui, Monseigneur, si telle est votre volonté, répondit-elle. Il l'épousa ensuite, la conduisit en grande pompe dans son Château, où les noces furent faites avec autant de magnificence, que s'il eût épousé une Fille du Roi de France.

La jeune Epousée sembla changer de mœurs avec la fortune. Elle étoit, comme je l'ai déjà dit, belle & bien faite. Elle devint si aimable, si gracieuse, qu'elle paroissoit plutôt être la fille de quelque grand Seigneur que du pauvre *Jeannot*. Elle étonnoit tous ceux qui l'avoient connue dans

ſon premier état. Elle étoit d'ailleurs ſi obéiſſante à ſon Mari, & avoit tant d'attention pour prévenir ſes moindres deſirs, qu'il étoit le plus content & le plus heureux des hommes. Elle avoit ſu ſe concilier ſi bien l'affection des Sujets du Marquis, qu'il n'y en avoit pas un qui ne l'aimât comme lui-même, qui ne l'honorât, & qui ne priât Dieu pour ſon bonheur & ſa proſpérité. Tous convenant que, ſi les apparences avoient dépoſé contre la ſageſſe du Marquis, l'événement prouvoit qu'il avoit agi en homme habile & prudent, & qu'il lui avoit fallu la plus grande ſagacité pour découvrir ainſi le mérite caché ſous des haillons & des habits villageois. Le bruit de ſes vertus ſe répandit en peu de temps, non-ſeulement dans ſes terres, mais bien loin au-delà, & ſon empire étoit tel, qu'elle avoit effacé les fâcheuſes impreſſions que les fautes de ſon Mari avoient faites ſur les eſprits.

Au bout de quelque temps, elle

devint enceinte & accoucha heureuſement d'une fille, au terme preſcrit par la Nature. Le Marquis en eut une grande joie; mais, par un folie qu'on ne conçoit pas, il lui vint en tête de vouloir, par les moyens les plus durs & les plus cruels, éprouver la patience de ſa Femme. Il employa d'abord les invectives, lui diſant que ſa baſſe extraction avoit indiſpoſé tous ſes Sujets contre elle; & que la fille dont elle venoit d'accoucher ne contribuoit pas peu à lui aliéner les eſprits & à entretenir les murmures, parce qu'on auroit deſiré un héritier. A ces reproches, ſans changer de viſage ou de contenance, Monſeigneur, lui diſoit-elle, faites de moi ce que vous croirez que votre honneur & votre repos vous ordonnent. Je ne murmurerai pas, ſachant que je vaux beaucoup moins que le moindre de vos Sujets, & que je ne méritois en aucune manière la glorieuſe deſtinée à laquelle vous m'avez élevée. Cette réponſe plût au Marquis, qui vit que

les honneurs que lui & ses Sujets avoient rendus à sa Femme, ne l'avoient point énorgueillie.

Quelque temps s'étoit écoulé après cette scène. Il avoit parlé, sans sembler avoir de dessein particulier, de la haine que ses Sujets portoient à sa fille. Après avoir ainsi préparé sa Femme, il lui envoya, au bout de quelques jours, un Domestique qu'il avoit instruit de ce qu'il devoit faire. Madame, dit celui-ci d'un air désolé, si je veux conserver la vie, il faut que j'exécute les ordres de Monseigneur. Il m'a commandé de prendre votre fille. Il dit & se tut. A ce discours, au triste maintien de celui qui le prononce, se rappelant sur-tout ce que son Mari lui avoit dit, elle croit qu'il a ordonné la mort de sa fille. Quoique, dans le fond du cœur, elle ressentit les douleurs les plus vives, cependant, sans émotion, sans changer de visage, elle prend sa fille dans son berceau, la baise, la bénit & la remet entre les mains du Ser-

viteur. Fais, lui dit-elle, ce que ton Maître & le mien t'a commandé. Je ne te demande qu'une grace, c'eſt de ne pas laiſſer cette innocente victime expoſée à la rapacité des animaux carnaſſiers & des oiſeaux de proie.

Le Domeſtique, chargé du fardeau qu'elle lui avoit remis, va rendre compte au Marquis du Meſſage. Celui-ci admira beaucoup le courage & la conſtance de ſa Femme. Il envoya ſa fille, par ce même Homme, à Boulogne, à une de ſes parentes, la priant de l'élever avec grand ſoin, ſans dire à qui elle appartenoit.

Griſelidis devint groſſe une ſeconde fois, & accoucha d'un fils, ce qui combla de joie le Marquis. Mais les épreuves qu'il avoit faites ne lui ſuffiſant pas encore pour le tranquilliſer, il employa, comme auparavant, les reproches & les invectives, & il eut ſoin de les aſſaiſonner de plus d'aigreur & de violence. Le viſage enflammé d'un feint courroux, depuis que tu es accouchée de ce fils, dit-il

un jour à sa Femme, il ne m'est pas possible de bien vivre avec mes Sujets. Ils sont humiliés de voir que le petit-fils d'un paysan doive être un jour mon Successeur & leur Maître. Si je ne veux qu'ils portent leur indignation plus loin, & qu'ils ne me chassent de l'héritage de mes pères, il faut que je fasse de ton fils ce que j'ai fait de ta fille, & qu'enfin je brise les liens de notre mariage, pour prendre une femme plus digne du rang où je t'ai élevée. La Princesse l'écouta avec une patience admirable, & ne se permit que cette réponse : Monseigneur, contentez-vous, faites ce que bon vous semblera, & n'ayez aucun égard à ma situation. Rien au monde ne m'est cher que ce qui peut vous l'être.

Bientôt après, le Marquis envoya prendre son fils comme il avoit fait de sa fille, &, feignant de l'avoir fait tuer, il l'envoya à Boulogne, dans la même maison qu'habitoit sa Sœur. *Griselidis*, quoique très-sensible, op-

poſa autant de fermeté à cette épreuve qu'à la première. Le Prince, au comble de l'étonnement, étoit perſuadé qu'il n'y avoit aucune autre Femme capable de tant de courage, & il eût pris ce courage pour de l'indifférence s'il n'eût connu d'ailleurs l'amour de cette Mère pour ſes enfans. Ses Sujets, qui n'imaginoient pas que la mort de ces petites créatures fût un jeu, donnoient toute leur haine au Marquis & toute leur pitié à la Marquiſe. Cette Infortunée dévoroit ſes chagrins ſans ſe plaindre, &, quoiqu'elle ſe trouvât continuellement avec des Femmes qui blâmoient hautement la conduite de ſon Mari, il ne lui échappa jamais le moindre reproche. Cependant ce Prince bizarre n'étoit pas encore content. Il crut devoir mettre la patience de ſa Femme à la dernière épreuve. Il dit à pluſieurs de ſes parens qu'il ne pouvoit plus ſouffrir *Griſelidis*, & qu'il ſentoit bien qu'il avoit fait une démarche de jeune-homme étourdi, en l'épouſant, &

qu'il alloit tout tenter auprès du Pape pour obtenir la caſſation de ſon mariage, & la permiſſion d'en contracter un autre. Quelques honnêtes gens eurent beau lui remontrer l'injuſtice de ſon procédé, il ne leur répondit autre choſe, ſinon qu'il étoit réſolu d'exécuter ſon projet.

La Marquiſe, inſtruite du malheur qui la menaçoit, imaginant qu'elle ſeroit obligée de retourner dans la maiſon de ſon Père & d'y reprendre les occupations ruſtiques de ſa jeuneſſe, qu'une autre poſſéderoit celui qui avoit tout ſon amour, étoit intérieurement dévorée du plus cuiſant ennui. Elle ſe diſpoſa cependant à ſoutenir cette nouvelle injure de la fortune, avec la même tranquillité apparente, qu'elle avoit ſoutenu les autres.

Peu de temps après, le Marquis fit apporter une fauſſe diſpenſe, comme ſi on la lui eût envoyée de Rome, & fit entendre à ſes Sujets que, par cet écrit, le Pape lui donnoit la per-

miſſion d'abandonner *Griſelidis* & de prendre une autre Femme. Il fit venir l'Infortunée qu'il tourmentoit, &, en préſence de pluſieurs perſonnes, Femme, lui dit-il, par la permiſſion que notre Saint Père le Pape m'a donnée, je puis prendre une autre Epouſe & te laiſſer-là. Parce que mes ancêtres ont été Gentilshommes & Seigneurs du pays où les tiens n'ont été que de ſimples laboureurs, tu ne peux plus être ma moitié; trop de diſproportion eſt entre nous. Je veux que tu retournes dans la maiſon de ton Père, avec ce que tu m'apportas en mariage. J'ai trouvé celle qui doit te remplacer, & qui me convient mieux que toi à tous égards. A cette terrible ſentence, *Griſelidis* s'efforça de retenir ſes larmes, choſe aſſez extraordinaire dans une Femme, & répondit ainſi : Monſeigneur, j'ai toujours très-bien ſenti l'immenſe diſproportion de la nobleſſe de votre état à la baſſeſſe du mien. Ce que j'ai été à votre égard, je l'ai toujours regardé comme une

faveur ſpéciale de la Providence & de vos bontés, & non comme une choſe dont je fuſſe digne. Puiſqu'il vous plaît maintenant de reprendre ce que vous m'avez donné, je dois vous le rendre avec ſoumiſſion & avec la reconnoiſſance de m'en avoir jugé digne au moins pour quelque temps. Voici l'anneau avec lequel je fus mariée : prenez-le. Quant à ma dot, je n'aurai pas beſoin de bourſe ou de bête de ſomme pour la remporter : te n'ai point oublié que vous m'avez pris nue, & s'il vous ſemble honnête que ce corps, qui a porté deux de vos enfans, ſoit expoſé à tous les regards, je m'en retournerai nue. Mais, ſi vous daignez accorder quelque prix à ma virginité, qui fut ma ſeule dot, ſouffrez que je ſois du moins couverte d'une chemiſe. Le Marquis étoit attendri, mais voulant remplir ſon deſſein, eh bien ! ſoit, remporte une chemiſe, lui répondit-il, d'un viſage courroucé. Tous les ſpectateurs de cette ſcène le ſupplioient de lui donner au

moins une robe, afin qu'on ne vît pas, dans un état si misérable, la même personne qui avoit joui, pendant treize ans, du titre & des droits de son épouse; mais leurs prières furent inutiles.

Cette Infortunée, après avoir fait ses adieux, sortit du Château, avec une simple chemise, sans coëffure, sans chaussure, & se rendit ainsi à la chaumière de son Père. Tous ceux qui la virent passer dans cet état humiliant l'honorèrent de leur compassion & de leurs larmes. Le malheureux Père, qui jamais n'avoit pu s'imaginer que sa Fille devînt la Femme du Marquis, avoit toujours craint ce qu'il voyoit arriver, & avoit conservé les habits qu'elle portoit lorsqu'elle étoit simple bergère. Il les lui donna; elle s'en revêtit, elle se livra, selon son ancienne coutume, aux travaux domestiques, soutenant, avec une fermeté inébranlable, les assauts de la fortune ennemie.

Le Marquis fit ensuite entendre à

ses Sujets qu'il alloit épouser une Fille d'un des Comtes de *Pagano*. Il fit faire tous les apprêts d'une noce magnifique, & appela *Griselidis* chez lui. La nouvelle Epouse que j'ai prise, lui dit-il, doit arriver dans peu de jours. Je veux l'accueillir honorablement à cette première entrevue. Tu sais que je n'ai personne chez moi capable d'arranger les appartemens & de préparer beaucoup d'autres choses nécessaires pour une pareille fête; toi, qui connois mieux que toute autre les meubles de la maison, fais, arrange, dispose, ordonne. Invite toutes les Dames qui te conviendront, & reçois-les comme si tu étois encore la maîtresse du logis. Les noces finies, tu t'en retourneras dans la chaumière de ton Père. Quoique toutes ces paroles fussent comme autant de coups de poignard dans le cœur de *Griselidis*, qui n'avoit pu oublier son amour, comme elle avoit oublié son ancienne fortune, Monseigneur, répondit-elle cependant, je suis prête de faire ce

que

que vous ordonnez. Elle entra avec ſes pauvres habits de village dans cette maiſon d'où n'a guère elle étoit ſortie en chemiſe. Elle frotta, balaya les appartemens, prépara la cuiſine, enfin ſe prêta à tout ce que la dernière Servante de la maiſon auroit pu faire. Elle invita enſuite pluſieurs Dames de la part du Marquis. Le jour de la fête venu, elle reçut toute la Compagnie dans ſon coſtume villageois avec un viſage joyeux & content.

Le Marquis qui avoit étendu, avec une vigilance vraiment paternelle, ſes ſoins ſur l'éducation de ſes enfans, & qui les avoit confiés à une de ſes Parentes, que le mariage avoit fait entrer dans la maiſon des Comtes de *Pagano*, les fit venir tous deux. La Fille atteignoit ſa treizième année : jamais on n'avoit vu une beauté ſi parfaite. Le Fils n'étoit encore âgé que de ſix ans. Le Gentilhomme, qui conduiſoit cette petite famille, étoit chargé de dire qu'il amenoit la

jeune Fille pour la marier au Marquis, & on lui avoit recommandé le ſilence le plus profond ſur le ſecret de ſa naiſſance. Il fit tout ce dont on l'avoit prié. Il arriva à l'heure du dîner avec une nombreuſe compagnie. Il trouva les avenues remplies des Payſans du Marquiſat & des environs qui s'empreſſoient pour voir la nouvelle Mariée. Les Dames reçurent celle-ci ; *Griſélidis* elle-même vint dans la ſalle où les tables étoient miſes, ſans avoir changé d'habits, pour la ſaluer, & elle lui dit : ſoyez la bien-venue. Les Dames, qui avoient long-temps prié le Marquis, mais envain, que cette Infortunée ne parût pas, ou qu'elle parût dans un habit plus décent, s'étant miſes à table, on ſervit. Les regards de tous les convives étoient tournés ſur la jeune Fille, & chacun étoit obligé de convenir qu'il n'avoit pas perdu au change. *Griſélidis* ſur-tout l'admiroit, & partageoit ſon attention entre elle & ſon Frère.

Le Marquis, qui crut enfin avoir éprouvé assez la patience de sa Femme, voyant que la nouveauté des objets ne pouvoit lui faire changer de contenance, sachant d'ailleurs que cette espèce d'insensibilité ne venoit pas d'un défaut de bon sens, pensa qu'il étoit temps de la tirer de la peine où elle étoit sans doute, quoiqu'elle affectât beaucoup de tranquillité. C'est pourquoi, l'ayant fait venir en présence de toute la compagnie, que te semble, lui dit-il, de la nouvelle Epousée? Monseigneur, je ne puis en penser que beaucoup de bien; si elle a, comme je n'en doute pas, autant de sagesse que de beauté, vous vivrez avec elle le plus heureux du monde; mais, je vous demande une grace, c'est de ne lui point faire essuyer les reproches piquans que vous avez prodigués à votre première, je doute qu'elle pût les soutenir aussi-bien, attendu qu'elle a été élevée délicatement, tandis que l'autre avoit éprouvé les peines & les travaux dès

ſa plus tendre enfance. Le Marquis, voyant *Griſelidis* fermement perſuadée de ſon nouveau mariage, la fit aſſeoir à côté de lui. *Griſelidis*, lui dit-il, il eſt temps que tu recueilles le fruit de ta longue patience, & que ceux qui m'ont regardé comme un Homme méchant, brutal & cruel, ſachent que tout ce que j'ai fait, n'étoit qu'une feinte préméditée, pour leur apprendre à choiſir une épouſe & à toi à l'être, afin de me procurer un repos ſolide, tant que j'aurai à vivre avec toi. C'étoit ſur-tout le trouble du ménage que je craignois en me mariant. J'ai fait la première épreuve de ta douceur par des invectives, des paroles injurieuſes & piquantes, tu n'y as répondu que par la patience, tu n'as jamais contredit mes diſcours ni cenſuré mes actions; voilà ce qui m'aſſure le bonheur que j'attendois de toi. Je vais te rendre, en une heure, tout ce que je t'ai ôté en pluſieurs, & réparer, par les plus tendres careſſes, mes mauvais traitemens. Regarde donc,

avec joie, cette Fille, que tu croyois devoir être mon Epouſe, comme ta Fille & la mienne, & ſon Frère comme notre véritable Fils. Ce ſont ceux que toi, & beaucoup d'autres, avez ſi longtemps regardé comme les victimes de ma barbarie. Je ſuis ton Mari; j'aime à te le répéter, & nul Mari ne peut recevoir de ſa Femme autant de ſatisfaction que j'en reçois de toi. Il l'embraſſa enſuite tendrement, & recueillit les larmes de joie qui couloient de ſes yeux. Ils ſe levèrent enſuite & allèrent embraſſer leurs Enfans. Tous les ſpectateurs furent agréablement ſurpris d'une révolution ſi peu attendue.

Les Dames, s'étant levées de table avec empreſſement, conduiſirent *Griſelidis* dans un appartement, la dépouillèrent de ſes habits, & la revêtirent de ceux d'une grande Dame; elle reparut, comme telle, dans la ſalle de compagnie; car elle n'avoit rien perdu de ſa dignité & de ſon éclat ſous les vieux haillons qui la couvroient. Elle

fit mille caresses à son Fils & à sa Fille, &, pour célébrer cette réunion, on prolongea les fêtes pendant plusieurs jours.

On vit alors que le Marquis avoit agi avec sagesse, mais on avoua qu'il avoit employé des moyens trop durs & trop violens pour parvenir à ses fins. On louoit, sans restriction, la vertu & le courage de *Griselidis*.

Le Marquis, au comble de la joie, tira *Jeannot*, le père de sa Femme, de son premier état, & lui donna de quoi finir honorablement ses jours. Après avoir richement marié sa Fille, il vécut long-temps heureux avec *Griselidis*, & sut lui faire oublier les malheurs du passé par les charmes du présent.

Que conclurons-nous de ce récit? que souvent, des maisons les plus pauvres, du sein d'une chaumière sortent des esprits pres-

que divins, & que souvent on voit naître au milieu des palais des êtres plus dignes de commander aux bêtes qu'aux hommes. Quelle autre que *Griselidis* eût pu soutenir, non-seulement avec tranquillité, mais même avec joie, les épreuves rigoureuses par lesquelles son Mari la fit passer? Il eût été peut-être à desirer que ce Mari brutal eût eu affaire à une Femme capable de se venger de tout ce qu'il lui avoit fait souffrir; mais *Griselidis* fut en tout point un modèle de vertu.

La Nouvelle de *Dionéo* achevée, & les DAMES ayant dit leur avis sur la conduite étrange du Marquis, le ROI prit la parole, & voyant que le Soleil étoit déjà sur son déclin, MES DAMES, dit-il, l'intelligence des mortels ne consiste pas seulement,

comme vous le ſavez, à ſe ſouvenir du paſſé & à connoître le préſent ; ceux qui, en combinant l'un & l'autre, ſavent prévoir l'avenir, ſont doués d'un eſprit excellent. Il y aura demain quinze jours que nous ſommes ſortis de Florence pour venir reſpirer un air pur & ſalubre à la campagne, & éviter le ſpectacle affligeant & lugubre des horreurs que la peſte étale dans la Ville. Notre voyage, notre réunion ne peuvent qu'être approuvés. Quoique les Nouvelles que l'on a racontées aient été quelquefois aſſez gaillardes, & aient préſenté des tableaux propres à émouvoir les ſens, à éveiller la concupiſcence ; quoique nos danſes, nos jeux, nos chanſons, la recherche de notre table aient ſemblé devoir appeler & faire naître des plaiſirs plus doux & plus pi-

quans, cependant il ne s'eſt paſſé rien de repréhenſible, ni dans nos actions, ni dans nos paroles. J'ai vu régner par-tout l'honnêteté, la concorde & une véritable fraternité; ce qui m'a fait un très-grand plaiſir. Mais, afin que l'habitude de vivre enſemble ne dégénère en beſoin & ne faſſe contracter des liaiſons plus étroites pour ne pas donner ſur-tout priſe à la médiſance & à la calomnie, qui pourroient s'exercer ſur un plus long ſéjour à la campagne, je penſe, ſauf votre meilleur avis, que nous nous en retournions au lieu d'où nous ſommes partis. D'ailleurs notre cotterie eſt parvenue à la connoiſſance de nos voiſins; ils voudroient ſans doute s'y introduire, &, ſi elle devenoit plus nombreuſe, elle perdroit tous ſes agrémens. C'eſt pourquoi nous par-

tirons dès demain, si vous approuvez mon conseil, & je garderai la couronne jusqu'à ce moment, sinon je sais à qui la remettre.

L'avis du Roi fut mis en délibération, & passa à la pluralité des suffrages. Au moyen de quoi il fit appeler le Maître-d'Hôtel, lui parla de ce qu'il avoit à faire le lendemain, & donna ensuite congé à la Compagnie. Les Dames & les Hommes étant levés, on se livra à divers amusemens, comme à l'ordinaire. On soupa; le chant & la danse suivirent le repas. Tandis que Madame *Laurette* dansoit, le ROI ordonna à Madame *Flammette* de chanter. Cette Dame chanta les couplets que voici :

Ah! si la jalousie en chimère féconde
N'empoisonnoit l'amour trop prompt à s'allumer !

Je goûterois, dans le plaiſir d'aimer,
Tous les plaiſirs qu'on peut goûter au
monde.

Si la conduite, ſi les mœurs,
Avec l'éclat de la jeuneſſe,
La douceur & la politeſſe,
La grace & des traits enchanteurs :
Si la prudence & le courage,
Le bon ſens & le beau langage
Peuvent toujours, dans un Amant,
Donner bien du contentement
A l'objet de ſon tendre hommage ;
Tout cela ſe trouve à-la-fois
Dans celui dont j'ai fait mon choix.

Mais, par malheur, comme je vois
Briller d'autres Dames charmantes,
Auſſi jeunes, auſſi ſavantes,
Et non moins adroites que moi ;
Je crains, hélas ! quelque artifice;
Et que, par goût ou par malice,
On ne m'enlève mon Vainqueur,
Charme & délices de mon cœur :
Cette crainte fait mon ſupplice ;
Et, dans les pleurs & les ſoupirs,
Empoiſonne tous mes plaiſirs.

Si j'étois sûre que, toujours
Fidèle autant qu'il est aimable,
Ce cher objet fût incapable
De changer pour d'autres amours :
Mon ame seroit affranchie
D'alarmes & de jalousie.
Mais qu'il est peu d'hommes constans !
Je les soupçonne tous méchans,
Et portés à la perfidie :
Ainsi, je voudrois que la mort
Finît bientôt mon triste sort.

Au nom du Dieu qui fait aimer,
Jeunes Beautés, je vous en prie,
Ne m'allez pas ôter la vie
En m'ôtant qui m'a su charmer.
Si par signes ou doux langage
On tâche à le rendre volage,
Pour être l'objet de ses vœux
Et l'enflammer de nouveaux feux,
Je saurai qui m'a fait l'outrage :
J'oserai tout pour la punir,
Et l'en faire bien repentir.

La chanson finie, *Dionéo* qui étoit à côté de la Chanteuse, lui dit

dit en riant, Madame, vous nous feriez un grand plaiſir de nous dire quel eſt cet Amant fortuné, afin qu'on ne vous le ravît point, par ignorance, puiſque cela vous mettroit dans un ſi terrible courroux. A l'heure de minuit on alla ſe coucher ſelon l'ordre du ROI.

Le lendemain, dès que le jour parut & que chacun fut levé, le Maître-d'Hôtel ayant fait d'avance partir tous les bagages, la Troupe joyeuſe, ſous la conduite de ſon ſage ROI, prit le chemin de Florence. Quand on fut arrivé, les trois Hommes dépoſèrent les ſept Dames au Couvent de *Sainte-Marie-Nouvelle*, d'où ils étoient partis avec elles; chacun d'eux enſuite alla où ſon plaiſir l'appela, & retourna à ſa maiſon quand bon lui ſembla.

CONCLUSION

DE L'AUTEUR.

ILLUSTRES DAMES, pour le plaiſir de qui j'ai entrepris un ſi long Ouvrage; prenez part à la joie que j'ai d'en être venu à bout. J'en remercie la Providence, qui, par égard ſans doute pour vos prières, beaucoup plus que pour mon mérite, m'a ſoutenu dans cette longue & pénible carrière. Après avoir d'abord remercié Dieu, & vous enſuite, il eſt temps que je donne du repos à ma main & à ma plume fatiguées; mais il eſt bon auparavant de répondre d'avance à quelques obſervations critiques que vous

pourriez me faire. Je ſais que ces Nouvelles ne doivent pas avoir plus de privilége que tout autre ouvrage, & même moins, comme j'en ſuis convenu au commencement de la quatrième Journée.

Quelques-unes d'entre vous diront peut-être que ces Contes ſont écrits avec trop de liberté & de franchiſe, que j'y fais dire & plus ſouvent entendre par des Dames des choſes que des Femmes honnêtes ne peuvent ni dire ni entendre. Voilà d'abord ce que je nie ; car je prétends qu'il n'y a rien de ſi déshonnête qui ne puiſſe être préſenté d'une manière chaſte : or, c'eſt ce que je crois avoir fait. Mais je ſuppoſe que cette première objection ſoit fondée, je ne veux point plaider avec vous, je ſerois trop ſûr de perdre, je veux ſeulement vous propoſer mes répon-

ſes. S'il y a dans mes écrits quelques endroits qui puiſſent faire rougir la pudeur, la nature des Nouvelles l'exigeoit, & tout Homme de bon ſens qui voudra les juger ſans partialité, conviendra qu'il n'étoit pas poſſible de leur donner une autre forme, & de les raconter d'une autre manière, ſans les altérer. Quelques expreſſions gaies que les dévotes, qui pèſent plus les paroles que les choſes, & qui s'attachent plus à l'apparence qu'à la réalité, auront remarquées comme mal ſonnantes aux oreilles chaſtes, ſont-elles plus malhonnêtes que tant d'autres, comme *trou*, *cheville*, *mortier*, *pilon*, *andouille*, dont on ſe permet tous les jours l'uſage ſans aucun ſcrupule? D'ailleurs doit-on accorder moins de licence à la plume du Poëte qu'au pinceau du Peintre?

Qui blâmera les nudités, les caprices de l'imagination dans celui-ci ? Qu'il peigne Saint Michel, une lance à la main combattant le Diable, ou Saint George aux prifes avec un Dragon; qu'il repréfente *Adam & Eve* dans l'etat où ils étoient en fortant des mains du Créateur, perfonne n'y trouve à redire. Au refte, ce n'eft ni dans une Eglife, où tout doit partir du cœur & être énoncé avec les paroles les plus rigoureufes, que ces Nouvelles ont été contées; ce n'eft pas non plus dans les Ecoles de la jeuneffe, où il ne doit pas régner moins de févérité, qu'elles ont été débitées, mais dans des jardins, dans un lieu de plaifir, parmi des jeunes gens, & dans un temps où chacun pouvoit courir par-tout, les culottes fur la tête, pour fauver fa vie. Ce qu'il y a

de vrai, c'eſt que cet Ouvrage peut être utile ou nuiſible ſelon la diverſe trempe des eſprits qui le liront. Qui ne ſait que le vin, qui eſt une choſe agréable & ſalutaire à tous les Hommes, comme le diſent du moins les Buveurs, ne ſoit très-pernicieux à ceux qui ont la fièvre? dirons-nous pour cela qu'il eſt nuiſible? Le feu porte par-tout le ravage & l'incendie, nierons-nous pour cela ſon utilité? Parce que les armes ſont meurtrières, conclurons-nous qu'il ne faut pas s'en ſervir? Ce n'eſt point par elles-mêmes qu'elles ſont dangereuſes, c'eſt par la méchanceté de ceux qui les portent. Ainſi les paroles, indifférentes par elles-mêmes, ne peuvent être viciées que par ceux qui les entendent, & celles qui paroiſſent les plus libres ne le ſont pas, lorſqu'elles

entrent dans un entendement bien disposé, comme la fange qui couvre la terre ne peut obscurcir le Soleil ou altérer la beauté des cieux. Il n'y a point de Livre plus pur & plus sain que l'Ecriture-Sainte, cependant n'y a-t-il pas eu des gens qui, pour les avoir mal interprétés, ont causé leur perte & celle de beaucoup d'autres. Chaque chose renferme en soi un germe d'utilité, mais ce germe peut être infecté & converti en poison. Il en est ainsi de mes Nouvelles. Quiconque en voudra faire une mauvaise application en pourra tirer des conseils dangereux & des exemples pernicieux; quiconque voudra faire le contraire le pourra aussi aisément. Mais elles ne produiront que de bons fruits si elles sont lues en lieu, en temps convenables, & par les personnes

pour qui elles ont été écrites. Quiconque leur préférera son bréviaire aura grande raison ; il peut rester tranquille & être persuadé qu'on ne courra pas après lui pour les lui faire lire.

Mais quelques dévotes, qui, malgré l'austérité qu'elles affectent, ne laissent pas quelquefois de se dérider, me diront peut-être qu'il y a des Nouvelles que j'aurois dû supprimer. J'en conviens ; mais je ne pouvois écrire que ce qu'on racontoit, & celles qui racontoient, racontoient bien ; si j'y avois changé quelque chose, j'aurois donc défiguré le récit. En supposant même, ce qui n'est pas, que j'en sois l'inventeur & l'écrivain, je ne rougirai pas d'avouer qu'il y en a de défectueuses, parce que je sais qu'il n'y a que Dieu qui puisse donner la perfection à

fes ouvrage. *Charlemagne*, qui le premier créa les Paladins, n'en put compofer une armée entière. Il y a dans tous les objets différentes qualités. Une terre, quelque bien cultivée qu'elle foit, produit toujours parmi les plantes utiles & falutaires quelques plantes parafites & nuifibles. D'ailleurs, puifqu'on s'entretenoit avec des Femmes, jeunes & fimples, comme vous pouvez l'être, MESDAMES, n'eût-ce pas été une fottife de fe tourmenter pour trouver des chofes excellentes & pour mefurer toutes fes phrafes ?

Au refte, ceux ou celles qui voudront lire des Nouvelles ont la liberté du choix. Qu'ils prennent celles qui leur plairont & laiffent les autres de côté. J'ai mis en tête de chacune d'elles un titre qui indique leur objet.

Je pense qu'on ne manquera pas de me dire qu'il y en a de trop longues. Je réponds encore une fois que quiconque a autre chose à faire seroit un grand sot d'employer son temps à les lire, quand bien même elles seroient fort courtes. Quoiqu'il y ait déjà longtemps que j'ai commencé à les écrire, je n'ai cependant pas oublié que j'ai adressé mon travail aux personnes oisives. Quand on lit pour passer son temps, peut-il y avoir de lecture trop longue puisque l'on remplit son objet? Les ouvrages de peu d'étendue conviennent à ceux qui travaillent & qui étudient, non pour passer le temps, mais pour l'employer à leur utilité, beaucoup plus qu'à vous, MESDAMES, qui n'avez d'autres occupations que celles que vous donnent les plaisirs de l'amour.

Comme aucune de vous n'a étudié, ni à Athènes, ni à Boulogne, ni à Paris, il n'eſt pas étonnant qu'on bavarde un peu plus long-temps avec vous qu'avec ceux qui ont exercé leur eſprit dans les Ecoles.

Quelques-unes me diront que j'ai mis trop de gaieté dans mes diſcours, & qu'il ne convient pas à un Homme grave, comme moi, d'écrire de cette manière. Je dois rendre graces à ces DAMES ; c'eſt leur zèle pour ma réputation qui les fait parler ainſi : cependant je vais répondre à leur objection. J'avoue que j'ai du poids, & que j'ai été peſé quelquefois en ma vie ; mais j'aſſure celles qui ne m'ont pas peſé que je ſuis léger, & ſi léger, que je nage toujours ſur l'eau ſans aller au fonds. D'un autre côté, conſidérant que les

Sermons de nos Prédicateurs ſont ſemés de railleries, de brocards, je n'ai pas craint de les imiter dans un Ouvrage écrit pour prévenir les vapeurs des Dames. Toutefois, ſi cela les divertit trop, n'ont-elles pas, pour ſe faire pleurer, les Lamentations de *Jérémie*, la Paſſion de Notre-Seigneur ou la Pénitence de la *Magdelène*?

Je m'attends qu'on dira que j'ai une langue méchante & vénimeuſe, parce que je dis quelquefois la vérité aux Moines (1). Je par-

(1) *Bacace* termine ſon Ouvrage, comme il l'a commencé, par injurier les Moines qu'il n'aimoit pas. On ignore la cauſe de cet acharnement. Il faut croire que ſa haine pour les Religieux provenoit du déréglement

donne

donne volontiers à celles qui me feront ce reproche, parce que je

de leur conduite. Jamais leurs mœurs ne furent plus libres, plus dissolues que dans le siècle & le pays où il vivoit. On prétend que l'esprit de galanterie s'est toujours soutenu depuis parmi les Ecclésiastiques Italiens. Ce qui est certain, c'est qu'on est généralement d'accord que le Clergé de France a été de tout temps, & est encore aujourd'hui, le plus régulier ou du moins le plus décent de la Chrétienté.

Au reste, si nous n'avons pas supprimé cette Conclusion, peu noble & peu intéressante, par laquelle *Bocace* termine son *Décameron*, c'est pour ne pas nous écarter de la loi que nous nous sommes imposée, de ne rien omettre de ce qu'on trouve dans l'original, & de ce qui peut contribuer à faire connoître l'esprit & le caractère de l'Auteur.

présume qu'elles ne les font pas sans raison particulière. Les Moines sont en effet de fort bonnes personnes, qui, pour l'amour de Dieu, fuient le travail & la peine, & rendent, en secret, de très-importans services aux Dames. Si tous ne sentoient pas un peu le bouquin, leur besogne seroit beaucoup plus agréable. Je confesse cependant qu'il n'y a rien de stable ici-bas, que toutes les choses y sont dans une perpétuelle vicissitude ; ma langue pourroit bien avoir subi le sort commun, quoiqu'une de mes Voisines m'ait dit, n'a guère, que j'avois la meilleure & la plus douce du monde, &, quand cela arriva, il ne me restoit presque plus rien à écrire. Voilà toute ma réponse.

Que chacun dise & croie maintenant tout ce qu'il lui plaira ; je

me tais. Je remercie celui qui, par son secours, m'a soutenu dans mes travaux & m'a conduit heureusement, à la fin que je m'étois proposée. Je le prie, AIMABLES DAMES, qu'il vous tienne dans sa sainte grace, & si vous avez eu quelque plaisir à la lecture de ces Nouvelles, l'Auteur se recommande à votre indulgence.

FIN.

TABLE
DES NOUVELLES
DU DIXIÈME VOLUME.

Fin de la Table du dixième Volume.